

57
1976

Sommaire

Les travaux de l'Atelier Tiers-Monde (suite du numéro précédent)

- **Où va l'Argentine ?** p. 5

- **Quelques points chauds
sur le Brésil** p. 9

**Les recherches d'un Atelier
" Prêtres-ouvriers " 1971-1976** p. 15

Nouvelles de la Mission p. 61

Où va l'Argentine ?

L'un des coups d'Etat les plus prévisibles de l'histoire s'est déroulé le 25 mars dernier, en Argentine.

Déjà, le 20 décembre 75, une première tentative avait été faite par l'extrême-droite (Armée de l'air). Le 26 décembre, à Tucuman, le général Videla, dans un avertissement solennel, donnait au pouvoir en place trois mois pour redresser la situation : « Il faut que l'immoralité et la corruption soient sanctionnées de manière adéquate ..., que l'ordre et la sécurité des Argentins soient substitués au désordre et à l'insécurité ».

Trois mois après, ce même général Videla devenait Président de la République.

Quelques faits

On dit que le président Videla est un « modéré ». Il présente effectivement quelques « garanties » : honnête, austère, et surtout catholique pratiquant, défenseur de la civilisation occidentale et chrétienne. C'est pourtant lui qui a déclaré à Montevideo (réunion de la onzième conférence des armées sud-américaines pour la constitution de la répression internationale, 20-27 octobre 75) : « En Argentine, devront mourir toutes les personnes qu'il sera nécessaire de tuer pour retrouver la paix ».

Mais il est probable que le pouvoir a été pris en ce moment pour éviter que l'extrême-droite (ou la ligne « dure ») s'en empare.

Ce ne sont ni la débâcle, ni le chaos économique, qui ont « obligé » les forces armées à se saisir de la totalité du pouvoir. L'immoralité, la corruption, la nécessité de la lutte contre la guérilla (et donc la répression) sont les motifs déterminants de la décision des forces armées.

Le jour même du coup d'Etat, la « Commission des droits de l'homme » a dû aller s'expliquer et expliquer les buts de son activité devant une commission spéciale, militaire.

Le jour même du coup d'Etat, à Chilcito (petite ville de la province de la Rioja), toutes les personnes qui avaient été antérieurement arrêtées puis relâchées, ont été à nouveau emprisonnées.

sauf un prêtre français qui, depuis, a pu quitter le pays.

Le jour même du coup d'Etat, des arrestations simultanées et soigneusement « sélectionnées » ont été réalisées dans toutes les villes du pays et dans tous les quartiers des grandes villes. Trois mille personnes étaient emprisonnées en 24 heures. On pense qu'il y a actuellement dix mille personnes dans les prisons argentines.

Le jour même du coup d'Etat, le F.M.I. (Fonds Monétaire International) a libéré un crédit de cent vingt sept millions de dollars que le gouvernement antérieur n'arrivait pas à toucher. Le F.M.I. vient d'octroyer trois cents nouveaux millions de dollars aux militaires argentins.

Mais *la situation économique* reste aussi catastrophique. Le nouveau ministre de l'économie, Martinez de Hoz, est président-directeur ou membre actif de cinq compagnies multinationales, au demeurant, grand propriétaire terrien. Les premières mesures « libérales » permettent la vente libre de la viande : désormais on pourra, sans aucun inconvénient, vendre à l'étranger, se faire payer en dollars, et déposer cet argent dans une banque étrangère, suisse ou autre. Le nouveau ministre a aussi « privatisé » l'exploitation et la vente du pétrole, qui sont passées aux mains des compagnies étrangères ; résultat immédiat : le prix de l'essence a doublé.

Dans les premières heures qui ont suivi le coup d'Etat, certaines denrées de première nécessité, qui avaient mystérieusement disparu du marché, ont fait leur réapparition. Mais les prix montent.

Les salaires sont bloqués. Le droit de grève est supprimé. Comme toujours, les petits et les pauvres vont payer les effets de ces mesures gouvernementales.

La lutte contre la corruption

Un peu partout, on signale l'autodafé de livres marxistes (tous les livres sur Marx, Freud, et même Eric Fromm). Vaut-on s'attaquer à la corruption « économique » ? Il semble que oui, puisque l'ex-présidente Isabel Péron a été interrogée le 6 mai courant et que Monsieur Lopez Rega est prié de retourner en Argentine pour rendre compte de ses activités comme secrétaire de Péron et comme ex-ministre du bien-être social.

La répression

L'armée, depuis octobre 75, détenait tout le contrôle répressif du pays. Au tribunal Russel, les délégués argentins ont pu expliquer longuement la « technique » du massacre des forces armées argentines, la « relation » entre la C.I.A. et la A.A.A. (l'Alliance anti-communiste argentine) et l'impunité absolue des tueurs à gages et des groupes para-policiers et para-militaires dont les exploits sont connus (victimes criblées de balles, parfois brûlées ou dépecées). Depuis plusieurs mois déjà, l'armée argentine se comportait comme une armée d'occupation, surtout dans la région de Tucumán et les zones de la guérilla : bombardements aériens sur les populations, ratisage et disparition de gens « douteux », assassinats.

On signale enfin l'existence d'un camp

de concentration dans la région de Tucuman (dénoncé au tribunal Russel), et d'un nouveau camp dans la province de Cordoba, ce dernier postérieur au coup d'Etat.

Et maintenant ?

La lutte contre la corruption va probablement s'accroître. C'est de bonne politique, surtout si on prouve que les plus hautes instances du gouvernement antérieur étaient coupables de malversations, détournements, vols qualifiés. On signale l'apparition de nouvelles méthodes de torture. Il est très difficile de sortir d'Argentine en ce moment. Mais surtout, la situation des exilés politiques (chiliens, uruguayens, boliviens, paraguayens) devient de plus en plus préoccupante. En une semaine, huit exilés uruguayens, réfugiés en Argentine, ont été trouvés assassinés (quatre d'entre eux sur le territoire uruguayen). La répression s'abat sur tout le monde : en premier lieu sur les péronnistes (de gauche), mais aussi sur les péronnistes plus inconditionnels ou verticalistes, dont certains étaient d'accord avec le coup d'Etat. Mais la répression s'abat surtout sur les militants ouvriers de base, qui avaient formé des espèces de « commissions ouvrières » dans les usines mêmes, et dont la plupart des dirigeants ont été arrêtés au moment du coup d'Etat ou les jours suivants.

Personne n'échappe : un prêtre fran-

çais, arrêté par l'armée le 19 novembre, accusé d'être un homme « dangereux », et non jugé, se trouve toujours en prison. Toutes les démarches de la diplomatie française, toutes les interventions de l'Eglise, ont été vaines. Après le coup d'Etat, le régime est devenu moins rigoureux pour lui : il pouvait lire, voir la télévision, faire des causeries à ses compagnons de prison, recevoir normalement les deux visites permises dans la semaine. Il a été placé dans un pavillon réservé aux marxistes. Mais dernièrement on a limité les visites, supprimé les lectures, même celle de la Bible, ... (1).

Car la question est là. Le régime se durcit. Le coup d'Etat a été très bien préparé, « l'expérience » des pays voisins bien utilisée, la technique améliorée. A Cordoba (ville de 700 000 habitants, grande concentration ouvrière et universitaire), des personnages importants de la ligne « dure » détiennent le pouvoir : le général Capellini, comme directeur de l'école militaire de l'air, celui-là même qui avait tenté de renverser Isabel Péron fin décembre, et le général Menedez, chef de corps d'armée et responsable de la lutte anti-guérilla pour Cordoba, Tucuman et la région.

Ces hommes ou d'autres de la même tendance ne prendront-ils pas bientôt tout le pouvoir ?

(1) Mgr BARBU, évêque de Quimper a du faire un voyage en Argentine, pour obtenir l'expulsion de ce prêtre originaire de son diocèse, l'abbé Jacques RENEVOT qui vient de rentrer en France.

Brésil

Flash sur quelques points chauds

Par définition, un flash donne un instantané. Il arrête le mouvement et ne situe ce qu'il éclaire ni dans le contexte, ni dans l'histoire. D'autre part, ces flashes, qui ignorent le temps et atomisent l'espace, ne portent que sur quelques points chauds, ce qui laisse supposer qu'il y en a d'autres, et qu'il existe également des points « froids ». Le Brésil ne se réduit donc pas à l'image que ces quelques lignes pourraient évoquer. Cet article n'a pas la prétention d'analyser la situation d'un pays aussi complexe et mouvant. Le but que l'Atelier Tiers-Monde s'est proposé est plus modeste : écouter des voix qui nous viennent de cette terre de contrastes ; paysans, hommes d'Eglise, ouvriers, économistes, indiens ... Leur parole est peut-être une invitation à prolonger ce dialogue, éventuellement à s'interroger, dans tous les cas une occasion pour apprendre à aimer notre « lointain » ...

Le " miracle " brésilien ?

● Edifier le « Brésil développé et sûr », c'est l'*ambition* exprimée par le général Geisel :

« La priorité numéro un de la stratégie économique est de maintenir des taux élevés de croissance du produit réel, comparables à ceux enregistrés au cours des dernières années, afin de rendre possible l'étape supérieure de l'affermissement d'une économie moderne, en particulier dans les régions plus développées du pays.

« Le haut niveau d'investissements publics et privés, la vitalité de notre in-

dustrie et les possibilités de notre agriculture justifient notre espoir de pouvoir continuer à croître rapidement malgré les vicissitudes de l'économie mondiale. »

● Mais la classe ouvrière fera les *frais d'une telle opération* :

« Nous trouvons profondément injuste que le « Brésil développé et sûr » dont on parle soit édifié sur le dos du travailleur qui vit dans l'insécurité et l'angoisse.

« Nous ne pouvons plus supporter des salaires de famine, une disette qui s'ag-

grave constamment, toutes ces injustices, l'inexistence de nos droits et de nos libertés. Nous travaillons pour produire la richesse, mais nos salaires de fin de mois ne nous permettent même pas de subvenir aux besoins de nos familles. Nous sommes obligés de travailler en faisant constamment des heures supplémentaires. La journée de 8 heures n'existe pratiquement plus. On travaille 10, 13 heures. Ce qui cause des problèmes : une très grande fatigue, les accidents du travail, la ruine de la santé, le manque de temps pour se donner à la famille. Nos femmes et nos enfants mineurs sont aussi obligés de travailler pour améliorer nos maigres salaires, ce qui a pour effet de grossir d'autant les demandes d'emploi. » (Lettre d'un groupe d'ouvriers de Sao Paulo adressée au Président de la République le 1^{er} mai 75.)

Le problème de la terre

Quand ils vont en Amazonie appliquer des projets financés par la SUDAM, les grands groupes économiques du Sud-Est et du Sud du pays se heurtent généralement, dans les terres qu'ils ont demandées ou achetées « d'après la carte », à la présence des défricheurs de la région. Ceux-ci, des paysans pauvres, ne possèdent pas de titres de propriété, mais ont simplement pour eux le fait d'être les premiers occupants des terres.

Itinéraire d'un paysan : Jorge da Silva.

... « J'ai acheté une pirogue et j'ai descendu le fleuve. Je me suis installé

● **Le développement du Brésil profite aux multinationales :**

... « Nous avons fait un relevé des dix plus grandes entreprises dans le secteur des industries de transformation et avons vérifié une réalité qui n'a encore été analysée par personne. Ces dix entreprises identifiées — Volkswagen, Rhodia, Esso, Pirelli, Firestone, General Electric, Souza Cruz, Johnson, Anderson Clayton, et Lyght — ont, durant toute leur existence au Brésil, investi 98,8 millions de dollars, et remis à l'extérieur, en dix ans à peine, 774,5 millions de dollars, laissant ainsi apparaître un solde négatif d'environ un demi milliard de dollars. C'est une donnée que l'on considère comme importante, car nous pouvons, avec celle-ci, mesurer la saignée permanente du capital national vers l'extérieur. » (Alencar Fontadon, député de l'opposition.)

au bord du fleuve en plein forêt, à peu près à 12 kilomètres de la ville. J'ai construit un ranch et j'ai vécu là un an avec la famille, au bord de l'eau, en luttant contre les moustiques les plus affreux du monde.

« ... Pendant deux ans mon seul moyen de communication était le fleuve. J'emportais mes récoltes à la ville en pirogue mais je me rendais bien compte que c'était trop dur et dangereux. Alors j'ai pensé qu'il fallait ouvrir une piste à travers la forêt. Je suis allé à l'Ingra, mais ils n'ont pas voulu m'aider. Alors je l'ai fait pour mon propre compte. J'ai ouvert 7 kilomètres de piste pour attein-

dre Vila de Rondonia ... Une fois la piste faite, cette fameuse société qui vend des terres et qu'on appelle la « Calama », elle qui disait n'avoir personne pour défricher, elle s'est servie de ma piste et a vendu toutes les terres qui la bordaient. Du jour où j'ai fait cette piste j'ai eu cette société sur le dos. « De quel droit j'étais entré dans la région ? », qu'ils disaient. « De quel droit j'avais ouvert cette route ? » ... Ils m'ont dit : « Sachez que vous serez expulsé, n'importe quand, de ces terres qui ne vous appartiennent pas ». On m'a fait savoir qu'on ne me laisserait pas tranquille, et qu'après quelques visites des « employés » de la Société j'attraperai la gale et je perdrai la tête. Je ne me suis pas démonté et je leur ai fait seulement remarquer qu'eux, ils connaissent peut-être ces terres depuis l'avion, mais que moi, je les connais de mes mains, en défrichant la forêt et en luttant pour donner de quoi vivre à mes enfants ... »

Des voix protestent.

Ceux qui prennent la défense des petits cultivateurs sont vite taxés de « subversifs » ; ils connaissent parfois l'emprisonnement et subissent de mauvais traitements. Le Père Jentel, qui avait suscité la création d'une coopérative rurale, fut emprisonné et expulsé. La commission pastorale de la terre n'accepta pas un tel arbitrage et tint à exalter publiquement la figure de ce prêtre français. L'archevêque du Nordeste prit également position en décembre 75 :

« ... Pourquoi est-ce que ce sont uniquement les défenseurs des opprimés qui sont traités de subversifs et de communistes ? Si nos accusateurs allaient au milieu du peuple et demandaient aux paysans : « De quoi avez-vous besoin ? », la réponse serait partout la même : « De la terre pour travailler » ... Ce serait tellement bien que nos frères responsables de la Sécurité Nationale aillent vivre pendant quelque temps au milieu du peuple, partager leurs souffrances, travailler avec eux et manger les mêmes haricots mélangés de farine de manioc ! Eux aussi en viendraient alors à soutenir les réclamations du peuple et sentiraient que la vraie sécurité ne s'obtient pas en faisant taire les appels à la justice, mais en transformant les mitraillettes en socs de charrue et les chars d'assaut en tracteurs agricoles. (cf. Isaïe 2, 4.)

« ... Aujourd'hui, les missionnaires qui s'engagent aux côtés des humiliés sont traités de communistes et menacés d'expulsion. Pendant ce temps-là, ceux qui exploitent le pays et l'endettent par l'intermédiaire des mécanismes iniques des multinationales peuvent continuer tranquillement. Un jour pourtant, la vérité éclatera et la Nation sera reconnaissante à ceux qui, nés ici ou venus de l'étranger, ont su mettre leur vie au service de l'Évangile dans la personne des plus faibles, des plus pauvres, de tous les gens marginalisés. Dieu fasse que ne soit plus très loin le jour d'une nouvelle manifestation du Seigneur en faveur de son peuple ... »

Le problème des minorités : les indiens

Le réveil indien en Amérique du Sud semble devenir plus évident chaque année. Ce problème ne touche donc pas que le Brésil et nous ouvre au reste du continent. Un congrès s'est tenu du 8 au 14 octobre 74 au Paraguay. Il donne naissance au « Premier parlement indien d'Amérique du Sud ». Nous livrons au lecteur quelques aspects de ce problème important encore trop méconnu.

« Quand ils débarquèrent en Amérique, les colonisateurs trouvèrent des terres fertiles, des hauteurs riches en bois et en peaux animales de valeur, des mines immensément riches en or, argent et autres minerais précieux. Quant à nous, nous cultivions les terres et travaillions en communauté, nous défendions nos peuples sans avoir peur de rien.

« Aujourd'hui, nous travaillons dans nos terres à nous, mais pour les autres : patrons, missionnaires, organismes publics ; nous exploitons les hauteurs et les mines, mais ce sont les patrons qui emportent le résultat de notre travail.

« Nous sommes employés comme indigènes, et si un jour le chef ou le patron se lève du pied gauche, il nous renvoie. Il n'a pas intérêt à voir l'indien s'instruire et se cultiver. Nous sommes fatigués d'être victimes d'une telle injustice ; aujourd'hui nous sommes maltraités parce que nous avons peur, parce qu'on dirait que l'indien n'a pas le droit d'être humain.

« Nous ne sommes pas des bêtes, ni des enfants débiles, pour passer ainsi notre vie à travailler sous la tutelle des patrons, des missionnaires ou des fonc-

tionnaires qui nous prêtent des outils pour mieux nous les reprendre selon leur bon plaisir. Nous exigeons la sécurité et la liberté dans le travail, ainsi qu'en doit bénéficier tout être humain au XX^e siècle.

« Des millions de nos frères ont arrosé la terre américaine de leur sueur et de leur sang, en travaillant comme des bêtes dans nos forêts, dans nos champs, pour que d'autres emportent nos richesses vers d'autres continents.

« C'est le sang répandu de nos ancêtres qui, aujourd'hui, nous pousse et nous oblige à *nous engager et à réclamer à la face du monde que justice nous soit rendue.*

« Si le travail est la continuation de l'œuvre de Dieu, si le travail est la grandeur des nations, si le travail est l'une des libertés les plus élémentaires de l'homme, si, enfin, le travail est la vie même de l'homme, quelle est la réponse que les églises des diverses confessions, les gouvernements des divers pays, les organisations internationales de défense des droits de l'homme et du travail, donnent à cette déclaration qui résume une situation d'exploitation effrénée, la nôtre depuis cinq siècles ? »

C'est pourquoi le Parlement Indien d'Amérique du Sud *lance cet appel* :

« Nous, représentants des nations indigènes Mariquitare, Quéchua, Aymara, Guarani, Chulupi, Toba, Kolla, Mapuche, Pai-Tavitera, Parixi et Matacas réunis au Paraguay, nous adressons notre salut à tous les frères dispersés dans toute l'Amérique, tous ceux-là qui étaient présents même s'ils n'avaient pas pu venir

pour participer à ce Parlement. Car les étrangers aux communautés indigènes ne doivent pas oublier que nous sommes unis et qu'à l'avenir, il leur sera plus difficile de poursuivre l'extermination de nos frères : toute atteinte à une communauté ou à l'un de ses membres, nous la ressentons comme un coup porté à tous les indigènes d'Amérique.

« Au cours de notre rencontre, nous avons rappelé les souffrances et les persécutions que nous subissons partout, mais aussi les luttes que nous menons tous les jours comme indigènes d'Amérique. Nous avons renouvelé notre engagement de poursuivre la tâche et nous invitons toutes les nations indigènes à continuer jusqu'au triomphe définitif :

" Devenir des hommes libres ! "

N.B. : Pour ceux qui désireraient approfondir un point particulier de ces « points chauds », ou d'autres, nous donnons les coordonnées de DIAL : D.I.A.L. — Diffusion de l'Information sur l'Amérique Latine — désigne une association à but non lucratif (loi de 1901) qui, depuis 5 ans, s'est donnée pour but de publier des articles et de diffuser, en traduction française, des documents sur les réalités politiques, culturelles et religieuses de l'Amérique Latine.

**Renseignements et adhésions : Association DIAL, 170, bd du Montparnasse,
75014 PARIS.
C.C.P. PARIS 1248-74**

Prêtres-ouvriers

Les recherches d'un atelier 1971-1976

Ce texte est l'écho d'une recherche collective. Depuis six ans, 25 prêtres ouvriers - qui n'ont pas de plus grosses têtes que d'autres se sont réunis deux fois par an pour mettre en commun ce qu'ils vivaient. Venus des quatre coins de France, au fil des années nous avons constaté que les mêmes questions mûrissaient un peu partout en même temps. Au fur et à mesure que s'approfondissait notre vie ouvrière dans ses différentes dimensions (professionnelle, syndicale, politique...), nous avons redécouvert et expérimenté divers aspects de la responsabilité sacerdotale.

Ce que nous vivons du ministère de l'Evangile vaut la peine d'être vécu. Militants ouvriers, nous sommes provoqués à aller plus avant dans la découverte de la responsabilité ministérielle que nous avons reçue de l'Eglise. La tâche est ardue car, sur ce sujet, il n'est pas facile de nous exprimer à un plan collectif. Pourtant nous voulons apporter notre pierre à la recherche de tous en signalant les points de repères qui nous ont paru se dégager peu à peu dans nos échanges.

Itinéraire de l'atelier prêtres-ouvriers

Au premier coup d'œil, ce texte provoquera sans doute un étonnement : il pourra d'abord sembler volumineux, peut-être indigeste. Tout de suite, il faut dire d'où viennent ces pages : elles sont le fruit d'un long effort ; jalons d'un itinéraire collectif, elles sont l'écho d'un travail et d'une réflexion qui s'étaient sur plus de cinq ans.

Prêtres-ouvriers, nous sommes conscients qu'un dynamisme est à l'œuvre dans nos vies et nos démarches. Même si nous n'avons pas encore les moyens d'en mesurer pleinement les enjeux, nous sommes porteurs d'une intuition qui vient de loin. Elle était déjà présente autour des années 50, lorsque le « Sacerdoce des prêtres-ouvriers » était point de mire pour l'espérance des uns et cible pour la contestation des autres. Au fil des années, elle inspire les recherches à l'œuvre dans de multiples rencontres collectives des prêtres-ouvriers. En 1969, soixante-dix prêtres au travail font de « La responsabilité sacerdotale

vécue dans une situation professionnelle » l'objet d'une rencontre et d'une confrontation.

C'est précisément cette recherche qui mobilise l'atelier prêtres-ouvriers. Vingt-cinq prêtres-ouvriers, souvent au travail depuis plus de dix ans — membres ou non de la Mission de France et des équipes associées — se retrouvent au rythme de deux sessions par an depuis 1971. A travers diverses portes d'entrée (par exemple : « Responsabilité syndicale et responsabilité ministérielle », « Le fait collectif prêtres-ouvriers et la mission de l'Eglise », etc.), la réflexion de l'atelier s'est centrée sur la manière dont nous vivons — dans la vie qui est la nôtre — le ministère presbytéral. On le voit, le chantier que nous travaillons n'est pas la question abstraite : « Qu'est-ce qu'un prêtre ? », mais, très concrètement : « Pour nous, tel que nous l'expérimentons dans la classe ouvrière, qu'est-ce que c'est d'être prêtre ? ».

**

Une telle continuité dans la recherche pourra également provoquer l'étonnement. D'où viennent ce souci et cette insistance ?

Ses motivations ont-elles leur source dans une inquiétude pour sauvegarder un sacerdoce individuel ? Il ne s'agit pas seulement d'assurer des fidélités personnelles à un premier geste posé il y a vingt ou trente ans, comme pour en retrouver la saveur évangélique.

Il y a longtemps que nous étions convaincus de la nécessité d'un engagement sans arrière-pensée du ministère dans le monde « païen ». Il y a de longues années que nous vivons ce ministère dans la classe ouvrière. Mais nous constatons que l'intuition collective qui nous a mis en route dure au fil des ans : « c'est là et pas ailleurs que nous avons à vivre » ; « notre fonction de prêtres est inscrite là, c'est là que nous avons à la mettre en œuvre, c'est là que nous avons à en découvrir les contours ».

Notre persévérance — certains diront notre acharnement — à poser la question du ministère, tel que nous le vivons, vient d'une logique intérieure à laquelle nous ne pouvons échapper. Le but de notre vie n'est pas d'« être prêtre », mais — sans doute — de voir l'Évangile présent à la vie de ce monde et

rejoindre la conscience de nos frères. C'est dans cette perspective que nous découvrons des aspects nouveaux du ministère apostolique.

Un peu partout, dans diverses équipes, la recherche s'est centrée sur ce thème, et une conscience commune grandit parmi nous : nous devons dire à l'Eglise — le peuple qui vit la foi et qui en témoigne dans l'histoire des hommes — que notre recherche n'est pas seulement le fruit d'un élan généreux, mais une recherche de fidélité à une responsabilité collective qui nous a été confiée ; de nos recherches tâtonnantes sur le ministère nous sommes redevables à l'Eglise.

*
**

Notre insistance ne vient pas — non plus — d'une prise de position intellectuelle : une sorte de théorie sur le sacerdoce qui aurait précédé la pratique. A la vérité nous devons dire que nous constatons que l'intuition de départ est confirmée et élargie par tout ce que nous découvrons aux quatre coins du pays, à travers nos démarches et nos engagements dans la vie ouvrière.

En un sens, notre itinéraire est un chemin banal : nous parcourons des sentiers battus et rebattus. Mais nous sommes également sur un terrain encore inexploré, où les théologies traditionnelles du ministère nous fournissent peu de repères « opératoires ». Non pas seulement parce qu'il s'agit d'un contexte particulièrement difficile et brûlant (celui de la classe ouvrière en lutte), mais également à cause d'une difficulté plus générale : l'Eglise est devenue une société à part, avec des ministres qui sont surtout au service des communautés déjà rassemblées. Dans une large mesure elle a réduit à ce rôle la conception qu'elle avait du ministère. Et pourtant, à travers nos vies d'ouvriers et de militants ouvriers nous avons conscience d'inventer — non pas au sens de créer mais de découvrir — une nouvelle manière de vivre et d'exercer la responsabilité ministérielle.

Dans tous les débats qui ont eu lieu dans l'atelier, nous remarquons que deux séries d'éléments interviennent sans cesse qui éclairent ou guident nos démarches, nos prises de position et nos engagements. Le premier élément relève de l'analyse des situations concrètes et de la condition ouvrière qui est la nôtre. L'autre — plus difficile à exprimer en clair,

mais persistant au long des années — tient à la foi, au service de l'évangile, à la dimension ministérielle de nos vies. Les recherches de l'atelier sont scandées par l'intervention continue de deux séries d'éclairages ou de motivations : engagement ouvrier et réflexion évangélique interfèrent sans cesse ; un échange s'est instauré entre culture et foi.

Nos vies se sont transformées et nous cherchons à exprimer notre lien à Jésus Christ, notre relation à l'Eglise ainsi que notre responsabilité presbytérale en des termes qui soient cohérents avec ce que nous en découvrons dans la classe ouvrière. Une difficulté de cette recherche tient à ce que tout est lié comme un écheveau dont il faut patiemment dénouer les fils. « Découvrir une nouvelle manière de vivre la responsabilité sacerdotale, cela se corse parce qu'il faut en même temps découvrir une nouvelle manière de vivre la foi en Jésus Christ et une nouvelle manière de vivre l'Eglise. »

**

La voie n'est pas balisée et la marche sera longue. Des expressions variées l'affirment : « temps d'invention », « affaire de grande durée », etc. Pour sa part, l'atelier a cherché à apporter sa contribution au travail collectif en se donnant les moyens de mener la recherche sur de longues années, ses membres s'engageant à une certaine continuité et un va-et-vient se poursuivant entre expérience ouvrière et réflexion à la lumière de l'Evangile.

Faire le point actuel sur les recherches de l'atelier, les mettre en partage fraternel avec nos partenaires : tel est l'objectif de ce texte. Comme il s'agit d'un itinéraire de découverte, il va de soi que nous ne pouvons rendre compte de nos recherches qu'en termes de trajectoire et de parcours, tant il est vrai qu'événements et rencontres nous provoquent à un voyage permanent.

Dès maintenant, nous sommes en mesure de signaler les axes majeurs de notre recherche :

- un engagement radical dans la classe ouvrière dont nous sommes — ou sommes devenus — membres et membres militants ;
- un certain nombre d'aspects de la responsabilité ministérielle telle que nous en faisons l'expérience dans nos vies de prêtres ouvriers ;

— *une conviction : nous ne pouvons aller plus avant dans la recherche et nous ne pourrions identifier le ministère qui nous a été confié, sans faire référence à la mission de l'Eglise. Ici, bien des questions se posent dont il faudrait débattre en Eglise avec d'autres, notamment :*

* *quelle est la place des prêtres-ouvriers dans la mission de l'Eglise ? — dans l'effort apostolique vécu dans la classe ouvrière ?*

* *quelle répercussion l'existence collective des prêtres-ouvriers a-t-elle sur la mission de l'Eglise ?*

Prêtres-ouvriers membres de la classe ouvrière

Une option qui se veut radicale

Pour caractériser l'option qui est la nôtre, le plus simple est de transcrire un compte rendu de l'atelier qui date déjà de 5 ans.

« Nous parlons de l'option vécue par les prêtres-ouvriers depuis 25 ans. Nous employons souvent, et un peu à tout propos, le mot « radical ». Il évoque un caractère de notre recherche ; il indique que nous nous refusons aux demi-solutions.

Un engagement radical

Il est clair qu'il ne suffit pas de travailler. Nous récusons le fait de prendre le travail comme un moyen de transformer l'Eglise ou de sentir les coordonnées de la classe ouvrière. Nous ne sommes pas des thermomètres pour permettre à l'Eglise de prendre la température de la classe ouvrière.

Il ne s'agit pas non plus de « préoccupation » ou de « communion » toute spirituelle avec le monde ouvrier. Il s'agit d'« en être ». Notre travail, notre cadre de vie, nos soucis, sont ouvriers. C'est un engagement entier.

De ce fait, nous participons évidemment au mouvement ouvrier. Nous préférons le travail en grosse entreprise où se joue davantage le destin de la classe ouvrière, où elle se montre

plus vivante, où se forgent les militants. Nous avons nous-mêmes une vie et un style de militants.

Un déracinement radical

En être, c'est couper les amarres ; accepter de renaître à partir d'une réalité relue autrement. Les absolus ne sont plus les mêmes ; c'est un autre monde qui nous porte.

Radical, parce que l'incroyance est radicale ; les questions qui sont posées à notre conscience sont radicales. De même les amitiés qui se nouent, les engagements que nous prenons ne sont pas tels qu'on puisse les renier après s'être engagé tout entier pour les faire exister et pour les assumer. C'est un contexte radical parce que la lutte des classes à laquelle nous participons est radicale et implacable. Ce contexte est radical parce que l'Eglise est radicalement née et située ailleurs. Ce contexte est radical parce que la problématique habituelle à l'Eglise est étrangère au monde dans lequel nous vivons. Le partage de vie déplace, ou mieux restitue les absolus ; il conduit même à relativiser certains absolus d'hier. Il entraîne un nouveau centrage. C'est un autre monde qui nous porte.

Une recherche radicale

La distance que nous découvrons tous les jours davantage entre ce que nous vivons comme ouvriers et ce que nous portons comme croyants et comme prêtres explique notre silence.

Qu'est-ce que signifie la foi dans le combat ouvrier que nous menons en comptant sur nos forces d'hommes, en vue d'un but terrestre, qui ne se confond pas avec de trop faciles réconciliations ? Tout devient question : comment ne pas partager le regard critique qu'engendre la vie ouvrière sur certaines manières de vivre la foi et sur l'Eglise ? Mais aussi : quel est le sens de notre lutte ? Et, plus profondément : qu'est-ce qui fait vivre un homme ? Finalement, nous sommes davantage faits d'interrogations que d'affirmations.

Le sacerdoce lui-même devient une question : nous n'en exerçons pas les activités connues, nous sommes en dehors des « eaux ecclésiales », nous n'avons plus d'affirmations à enseigner. Sommes-nous prêtres alors parce que nous partageons dans notre conscience les questions qui atteignent toute conscience ouvrière ? A la limite, c'est seulement l'équipe qui nous rappelle que nous sommes prêtres et qui nous appelle à l'être.

Une insécurité radicale

L'isolement peut paraître voulu, et il l'est pour une part (et par certains plus que par d'autres) : refus de responsabilités à l'égard des chrétiens, distance par rapport aux autres recherches d'Eglise. Le motif doit en être cherché du côté de la volonté de ne pas échapper à un déracinement et à une recherche radicale.

Mais l'isolement n'est pas que voulu pour lui-même. Il est conséquence de notre option. Il ne faut pas se leurrer, s'endormir, se tromper soi-même. Vivre la foi, célébrer l'Eucharistie, voir quel est le sens de notre responsabilité ..., il faut reconnaître qu'à un moment donné, nous arrivons à un point de solitude : on est renvoyé au bonhomme qu'on est. » (Octobre 1971).

Avec des responsabilités dans le mouvement ouvrier

Les cinq années qui se sont écoulées nous permettent d'être critiques par rapport à telle expression datée ; mais, lestées du poids de la condition ouvrière et de la vie militante qui sont les nôtres, elles confirment la visée.

Nous sommes ouvriers et l'engagement dans le mouvement ouvrier n'est pas un choix facultatif : la condition d'injustice qui est celle de la classe ouvrière en fait une nécessité. Du reste, des organisations nous font confiance et — comme d'autres camarades — elles nous ont chargés de responsabilités. Nous sommes partie prenante des combats quotidiens et des projets précis de nos organisations. Et nous n'avons pas fini de mesurer le poids de la vie militante...

La vie ouvrière nous a laminés ; la lutte des classes nous a transformés ; à bien des points de vue (social, culturel, politique, etc.) le travail nous a situés. Nous avons maintenant une compréhension plus collective de l'homme. Bien souvent, les prises de conscience se font collectivement et à partir de réactions collectives ; ce n'est que par la suite que nous découvrons la manière dont nous sommes personnellement concernés : le chemin quotidien n'est plus du « moi » au « nous », il va du « nous » au « moi ». Par ailleurs, de nombreux mots ont changé de signification : « espérance », « liberté », « peuple », « solidarité », etc. Le rapport à la matière s'est modifié. La parole n'est plus séparable de l'acte : nous refusons une parole qui serait au-dessus des choses et qui tiendrait lieu d'action.

Ces dernières années, nous notons davantage la forte dimension politique de nos vies. Dès le point de départ, les prêtres-ouvriers ont choisi de vivre dans une situation à « forte densité politique », et bon nombre de nos camarades militants sont des hommes très « politiques » (nos amitiés avec des membres du P.C., etc).

Même si beaucoup d'entre nous n'ont pas la carte d'un parti, nous sommes tous engagés dans une « pratique » politique. Nous prenons part à des événements politiques quotidiens ; il faut prendre position car tous les aspects de la vie ont une dimension politique : aspect politique de l'action syndicale, sollicitations de camarades du P.C. ou du P.S., élections (pas seulement vote, mais prise de position publique), etc.

A jet continu des analyses politiques sont faites et la conscience grandit que tout est situé dans une histoire politique (l'Eglise elle-même est insérée dans une histoire politique ...).

Avec bien d'autres camarades — parfois d'autres chrétiens — nous sommes engagés dans la construction de l'homme, dans la mise sur pied d'une autre société. « Quand on se bagarre pour la dignité, pour la libération, on se trouve de plain-pied avec ... Nous sommes partie prenante de cette recherche des hommes. Nous sommes de ces hommes. »

Tout cela nous a transformés profondément, et nous avons été conduits à partager une conception de l'homme que le marxisme exprime pour sa part. Une précision : ce n'est pas le marxisme que l'on découvre en premier, mais on constate que ce qui est vécu dans la lutte des classes est conceptualisé, et mis en forme dans les analyses marxistes. Bien des choses présentes depuis longtemps dans la classe ouvrière, toute une manière de concevoir l'homme sont exprimées par le marxisme. Quelle que soit l'option qu'on fasse, on ne peut sauter à pieds joints sur lui.

Densité humaine de la solidarité ouvrière

Dans le monde ouvrier, vie de travail et engagement sont des réalités contraignantes. Après avoir rappelé la radicalité de notre option de prêtres-ouvriers, il nous faut signaler la densité humaine de ce que nous vivons. Dire ce qui est en jeu

Un enjeu humain considérable

dans la classe ouvrière, nous pouvons nous y risquer parce que — comme les militants ouvriers chrétiens (A.C.O., J.O.C., etc) — nous sommes partie intégrante de la classe ouvrière et de son dynamisme.

Dans la vie de travail, dans les luttes quotidiennes, des tas de choses se jouent jour après jour. A commencer par le choix de combattre avec les exploités et les écrasés, se mouiller, payer de sa personne ; avec bien d'autres, donner sa peau.

Là, des hommes relèvent la tête et se mettent debout. Se découvre aussi l'attitude égoïste de ceux qui plient les genoux devant l'injustice. Des regards tuent, d'autres font vivre : une grève est une heure de vérité où des gars se révèlent ou non comme des hommes.

Là, dans ces solidarités, on devient homme ensemble. Il y a une interaction qui fait qu'on devient homme les uns par les autres. Là, des liens se tissent : amitié, fraternité, amour, naissent et grandissent.

Là, dans le quotidien, est mis en partage tout ce qui tourne autour de la dignité de l'homme, du respect des autres, de la liberté, de la solidarité : des révoltes qui éclatent à tel moment, des gestes de dignité, ce respect des pauvres, etc.

Là, les dépassements demandés sont énormes. Dans les bagarres contre le racisme notamment, on demande à des gens de reconnaître que l'autre existe pour lui-même, différent de nous. On est rendu très loin : on va jusqu'au bout de l'homme, jusqu'au meilleur de l'homme. Et on demande cela collectivement, on travaille pour que ça se réalise collectivement : comme l'adhésion reste personnelle, c'est toute la transformation des hommes qui est engagée, dans ses dimensions personnelle et collective.

Là, se découvrent les dimensions humaines du combat politique. S'il suppose partis, programmes et idéologies, le combat politique est d'abord le cri des opprimés. Dans la société capitaliste où nous vivons (firmes multinationales, argent qui domine tout, hommes réduits à des pions qu'on déplace, ...), il y a un enjeu terrible pour l'homme d'aujourd'hui et de demain. Dans le combat politique, ce dont il s'agit d'abord c'est de l'homme. C'est là que nous pourrions révéler l'homme et ses dimensions, tout autant que la profondeur de nos prises de positions... même si la foi n'est pas la même.

Toutes les dimensions de l'homme

Ne voir l'homme que sous une seule dimension, par exemple sa vie militante ou syndicale, nous semble une démarche insuffisante. A partir du moment où nous privilégions de manière exclusive une dimension de l'homme, nous faisons une abstraction et nous réduisons notre saisie de l'homme à une idéologie. Nous nous sentons parents de l'homme qui se révolte quand on veut le réduire à l'argent, à la consommation, au travail, à la sexualité, aux loisirs, etc., tout autant parents de la femme qui refuse d'être cantonnée dans ses casseroles.

Nos regards sont parfois trop courts : c'est dans ce contexte qu'a été lancée l'expression « *souci de toutes les figures de l'homme* ».

Sommes-nous attentifs à toutes les dimensions d'un bonhomme ? A sa vie familiale, comme à sa vie militante.

Attentifs à toutes les figures de l'homme : ceux qui vivent un certain matérialisme militant ; mais aussi les non militants. Les Français, mais aussi les émigrés qui connaissent une exploitation redoublée.

Partageant la vie de la classe ouvrière, non par choix stratégique mais dans un souci de vérité par rapport à l'homme, prêtres-ouvriers, nous sommes situés en un des meilleurs lieux de la société pour prendre l'homme dans sa totalité. Sans tomber dans l'ouvriérisme, nous avons conscience que la classe ouvrière vit quelque chose qui a une portée universelle.

Une Eglise qui accepterait de vivre solidaire des petits et des exploités pourrait parler de tout l'homme et de tous les hommes. Et la formule : « rien de ce qui est humain ne m'est étranger » perdrait l'ambiguïté qu'elle revêt aujourd'hui dans la bouche de bien des responsables d'Eglise.

Profondeur du service de l'homme

Combat pour la conquête du pouvoir, l'engagement politique vise la mise en place de structures au service de l'homme. Mais l'engagement politique va plus loin, il suppose des visées. On combat pour l'homme, mais pour quel homme ? On construit la société socialiste, mais quel homme l'habitera ? On changera les structures, mais comment changer l'homme ? Le combat politique engage *une recherche sur le sens* : quel est le vrai bonheur de l'homme ? En chemin on rencontre le mal, le mal dans les structures et le mal en l'homme ; on bute sur la mort : quel est le sens de la vie ?

De fait, au cœur de la vie ouvrière, est présent un niveau d'interrogations qui surgissent aussi bien d'une grève, d'un mouvement pour les émigrés, de sa réussite ou de son échec, que d'événements comme mai 68, la Tchécoslovaquie, le procès de Léninegrad ou celui de Burgos, le Chili ou Braga, etc.

Au-delà d'une lecture syndicale ou politique se profile une lecture beaucoup plus globale, plus totalisante : c'est à ce niveau que se trouve un enjeu humain important. Ce n'est pas une affaire négligeable de travailler au pain de l'homme ; mais le service de l'homme ne s'enferme pas dans la production du pain, ni dans la défense des droits, ni dans l'organisation de la cité. Servir l'homme, c'est aussi participer à son interrogation sur lui-même.

Lorsque l'homme s'interroge en profondeur, lorsqu'il cherche le sens de l'univers et de sa vie, la question de Dieu n'est peut-être pas loin : en tous cas, c'est sur ce terrain qu'elle peut se poser.

“ Là et pas ailleurs... ”

Ne pas chercher d'autre lieu pour la foi

Il n'est pas sans importance pour notre réflexion de prêtres-ouvriers que nous soyons situés à un point donné de la société, là où l'exploitation est la plus claire, là où nous rencontrons le mieux l'homme : des situations dans lesquelles l'homme se révèle dans sa nudité, des endroits où l'homme ne peut tricher avec lui-même (et toi non plus !). Aucun langage chrétien ne peut se formuler qui ne prenne en compte toutes les dimensions de l'homme. Jésus Christ, dans sa prédilection pour les pauvres, ne se soumettait pas à une espèce de catalogue des rencontres ; il voulait rencontrer l'homme dans sa vérité : un homme qui ne triche pas, un homme que la vie met dans l'obligation de répondre par un oui ou par un non.

Les hommes se font et se fabriquent dans la vie ouvrière et les combats du mouvement ouvrier : c'est là aussi que nous vivons de l'Évangile. Il y a dix ou quinze ans, souvent des camarades marxistes nous disaient : « Dans quelques années, tu n'auras plus besoin de ces béquilles pour marcher et pour vivre ». Aujourd'hui, eux et nous constatons que « la foi résiste » : dans nos vies, comme chez bien d'autres chrétiens militants ouvriers, il y a une « permanence » de la foi en Jésus Christ.

C'est à cause de cette conviction et de cette expérience collective de croyants que nous cherchons à déchiffrer ce que nous commençons à découvrir.

Il faudra toujours prendre des risques pour reconnaître la trace et le visage de Jésus Christ au creux d'événements que nous vivons en commun avec d'autres. Vivre la lutte des classes comme un exode : à la fois chemin de libération et chemin de découverte de Dieu. Découvrir un Dieu qui se présente, toujours déconcertant, à une liberté qui l'accueille ou non, toujours très proche et toujours au-delà.

Pour nous, la classe ouvrière n'est pas un continent de curiosité, mais un lieu où l'évangile peut être redécouvert d'une manière plus entière, un lieu où peut germer l'Eglise en nouvelles pousses.

Une communion est en marche

Parler d'une dimension ecclésiale de nos vies peut paraître une gageure : apparemment nos vies ne sont-elles pas solitaires et isolées ? C'est pourtant autour du mot communion que les échanges se sont noués pour mettre à jour l'enjeu ecclésial — souvent caché — de nos vies.

Le terrain sur lequel germent ces nouvelles réalités d'Eglise est différent du terrain sur lequel l'Eglise est habituée à vivre. Il s'agit du terrain où nous vivons tous les jours : la classe ouvrière, son travail et sa bataille.

Il faudrait faire un inventaire détaillé du lieu où nous nous trouvons. A forte densité humaine, il est à la fois lieu d'affrontement (lutte de classes) et mise à l'épreuve de la société de demain. Il recèle un enjeu important tant au plan économique ou social qu'au plan politique.

En même temps, à travers bien des bagarres, est vécue toute une dimension d'amitié, de fraternité, de solidarité, de communion. Ce n'est pas que « tout le monde, il est bon et il est gentil ». Car cela se cherche à travers des luttes et dans une conscience de classe. Toujours plus fort, toujours nouveau, quelque chose grandit qui répond au meilleur de l'homme : c'est de cela que nous sommes témoins. Mesurer le poids que représente, pour tous ceux qui essaient d'être responsables avec d'autres, la crise actuelle : un poids, une inquiétude, une espèce de nuit et de mort. Mais là où nous sommes rendus aujourd'hui, cela ne peut plus durer ; mesurer tous les efforts

accomplis pour redonner espérance, pour trouver un chemin qui permette d'en sortir ...

Si l'Eglise devait — non pas naître — mais renaître, ce serait à travers toutes ces dimensions d'amitié, de fraternité, de solidarité, d'espérance, de communion, sans les édulcorer : ces dimensions rejoignent ce qui est essentiel dans le message du Christ. Travailler à une Eglise qui soit effectivement un lieu de rencontre, un lieu d'amitié exigeante. Si elle ne se réduit pas à ces choses-là, la communion d'Eglise ne peut pas ne pas passer par elles. Tout se joue à partir de là, non autour d'une Eglise qui ait pignon sur rue. Mais ce n'est pas un rêve : c'est la réalité à laquelle nous essayons de travailler avec d'autres.

Le terrain de notre ministère

Tout au long des sessions de l'atelier, avec insistance fleurit une expression : « notre vie ouvrière est le terrain de notre ministère ». C'est à l'intérieur des combats de libération de la classe ouvrière que se jouent non seulement nos vies mais notre responsabilité sacerdotale.

Nos vies sont habitées par une intention ecclésiale. Non pas intention au sens où l'on dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Mais intention au sens de quelque chose qui projette en avant, au sens d'un vecteur qui porte le dynamisme actif de nos vies.

Cette visée — comme une « responsabilité plus essentielle » — est présente à bien de nos démarches. « Dans la question de savoir si je prends tel engagement ou pas, je fais référence — non seulement implicitement mais souvent très explicitement — à ce que sont la recherche et l'attitude collective du groupe des prêtres ouvriers, qui a conscience d'élaborer un type de ministère pour aujourd'hui. »

Cette visée n'est pas toujours facile à déceler : on taxe souvent de politiques nos démarches ; en réalité, dans ces épousailles de la classe ouvrière, il y a beaucoup plus profond.

Un signe concret de cette visée est apparu lors d'un débat sur « la dimension politique de nos engagements ». Une constatation a été faite : militants syndicaux, ayant la conviction que l'engagement politique est important, la plupart des prêtres-ouvriers ne militent pourtant pas dans un parti. Une logique réelle conduit de l'engagement syndical à l'engagement poli-

tique : par rapport à cette logique, on constate, aujourd'hui, qu'un certain nombre militent dans un parti (avec une diversification des engagements : P.C., P.S., P.S.U. ...) mais que demeure un écart massif entre le nombre (et le niveau de responsabilité...) des engagés syndicaux et celui des engagés politiques.

On peut avancer plusieurs explications : des questions de temps ; chez certains un manque de maturité politique ; une méfiance à l'égard du politique héritée de l'Eglise ; chez d'autres, à cause d'une analyse du mouvement ouvrier, une réticence à l'égard des partis. Ces motivations ne sont pas négligeables : à elles seules, elles ne peuvent rendre compte de notre attitude collective.

D'une manière plus ou moins claire, des raisons de type ministériel motivent nos choix et nos refus sur le terrain de l'engagement politique. Certains ont dit l'importance qu'ils accordent au fait d'être totalement eux-mêmes et ne rien renier de ce qu'ils sont en s'engageant dans un mouvement politique. Qu'est-ce que veut dire : « ne rien renier de ce que nous sommes » ?

Nous avons senti que nous étions dans un domaine où sont engagées des choses très importantes : la *conscience d'une responsabilité ministérielle par rapport à la foi* ne nous est pas étrangère ; elle influe sur nos démarches politiques.

Au travers et au-delà des itinéraires personnels, un enjeu collectif doit être évalué. Plutôt que de classer les attitudes d'un chacun, et de chercher à les justifier ou à les désavouer au nom d'arguments théologiques, il s'agit de mesurer un enjeu : en quoi le ministère dont nous sommes collectivement responsables est-il impliqué dans ces affaires ? A travers nos choix et nos non-choix politiques, quel poids prend notre responsabilité ministérielle ? *Les militants ouvriers que nous sommes, en quoi sont-ils prêtres ?*

*
**

Le terrain sur lequel commence à s'exercer notre responsabilité sacerdotale vient d'être balisé. Il n'a pas encore été dit quelle est cette responsabilité.

La pratique et l'action syndicales ne peuvent à elles seules fournir les points de repère du ministère. Car s'il y a des

similitudes entre responsabilité syndicale et responsabilité sacerdotale, il ne saurait y avoir de confusion. Et ce n'est ni notre expérience syndicale, ni le terrain dans lequel nous vivons, qui nous donnent les repères du ministère. C'est dans le monde que nous devons le vivre, mais ce n'est pas le monde qui nous dira ce qu'est le ministère.

Pour les découvrir, nous sommes renvoyés à l'Évangile comme en un lieu privilégié : nous confronter sans cesse avec la Bible, avec la vie de l'Église, avec ce que Jésus Christ veut signifier aux hommes. C'est là que sont les repères du sacerdoce.

Non pas comme des recettes à appliquer : on ne trouve nulle part dans l'Évangile la réponse concrète et immédiate à nos problèmes d'aujourd'hui ou de demain. Les repères de détail fuient sans cesse, nous sommes renvoyés à un repère plus global : l'Évangile et l'Église. C'est là que nous devons chercher pour découvrir les traits saillants du ministère que nous avons à vivre.

Le ministère des prêtres-ouvriers : une responsabilité par rapport à la foi

Trois niveaux dans nos vies

Dans le même mouvement où nous affirmons avec force notre engagement radical en classe ouvrière, nous prétendons ne pas lâcher une responsabilité sacerdotale reçue de l'Église.

Des expressions fortes — qui remontent aux années 70 — ramassent une recherche qui se poursuit depuis des années : « Prêtres dans les luttes ouvrières » ; « Le fond de la question c'est cela : la responsabilité sacerdotale vécue dans la lutte ouvrière. »

Mais en même temps, surgit une hésitation : n'est-ce pas demeurer en arrière et s'attarder que de parler encore du

ministère ? « Ma vie est suffisamment remplie. Je suis au boulot, je refuse qu'on me tarabuste pour me faire dire comment je suis prêtre par rapport aux copains. »

De fait, notre vécu en classe ouvrière est tel que nous navigons entre des exigences complémentaires. Trois niveaux sont imbriqués qui sont tous trois nécessaires à notre recherche.

Engagement ouvrier

La place que l'engagement ouvrier tient en nos vies est essentielle : il n'y a pas lieu de revenir sur ce qui a été dit plus haut de sa radicalité. Par contre, il n'est pas inutile de mesurer le poids d'un héritage que nous portons. Nous sommes en effet situés dans une histoire : celle de l'Eglise qui n'a pas su voir se constituer la classe ouvrière et qui demeure massivement étrangère à son dynamisme. Nous sommes héritiers de cette extériorité de l'Eglise par rapport au mouvement ouvrier. Par ailleurs, c'est comme prêtres que nous sommes situés dans cette histoire, c'est-à-dire dans une extériorité redoublée puisque les prêtres se sont conçus pendant des générations comme séparés, étrangers aux préoccupations « mondaines » ou séculières.

Il est clair pour nous — aujourd'hui — que l'engagement ouvrier est le « socle » de notre réflexion sur la foi et le ministère.

Pourtant ce n'est pas dans nos rencontres de prêtres-ouvriers que l'engagement comme tel doit être étudié : nous le vivons et le partageons aux divers échelons de nos organisations.

Partage de la foi

Il s'agit d'un second niveau.

La vie de travail, le fait d'être dégagé des « activités sacerdotales » traditionnelles posent au prêtre un problème qu'il ne pouvait qu'ignorer : comment être chrétien dans la vie courante ?

Nous avons mesuré la différence qu'il y a à répondre à cette question pour éclairer les autres ou à le faire pour son propre compte. Dans le travail, dans les responsabilités syndicales, dans les situations conflictuelles : qu'est-ce qu'être chrétien ? Et, plus radicalement : en quel Christ croyons-nous ?

Pas plus qu'aucun chrétien, le prêtre ne possède de réponse toute faite. Moins que d'autres, il ne peut esquiver cette recherche. Souvent cette réflexion sur la foi se mène en partage avec

d'autres membres de la classe ouvrière croyants en Jésus Christ (des militants d'A.C.O., par exemple). Ailleurs, ces partages sont cherchés et attendus ...

Cette démarche de foi est exigeante, elle est essentielle. Si elle est le lieu privilégié d'une responsabilité ministérielle, ce n'est pourtant pas elle qui nous définit comme prêtres.

Responsabilité ministérielle

Il y a un troisième niveau difficile à cerner parce qu'étroitement lié aux deux premiers niveaux. De fait, dans les débats de l'atelier, s'opère un glissement permanent de la réflexion sur le ministère vers une recherche sur la foi : en un sens, la réflexion sur le ministère est intérieure à une recherche sur la foi.

Malgré les obstacles que rencontre ce travail, nous sommes convaincus que nous avons à opérer une redécouverte d'une responsabilité ministérielle à l'œuvre dans nos vies de prêtres-ouvriers

- * non seulement parce qu'il y a eu, de la part de l'Eglise, un « envoi » ;
- * non seulement parce que, selon Paul comme selon Vatican II, le ministère est chargé de la course de l'Evangile dans le temps et dans l'espace, dans la rencontre de consciences et de cultures nouvelles ;
- * mais encore parce qu'une dimension ministérielle continue à s'inscrire dans nos vies. Nous ne sommes pas seulement des chrétiens de la classe ouvrière et nous avons à déchiffrer ce lieu théologique que constituent dix ou vingt ans de vie sacerdotale en monde ouvrier.

Mais comment parler de la responsabilité sacerdotale ?

Notre participation à la vie ouvrière est « nuancée » par une responsabilité ministérielle : nous le constatons. Mais comment parler de ce ministère vécu à la frontière de l'Eglise ? Comment en parler alors que nos vies se déroulent à travers des tâches qui sont celles de tous au service de l'homme ?

« Dans la classe ouvrière en lutte, qu'est-ce qu'exercer la responsabilité ministérielle ? »

Bien qu'il soit posé depuis près de 30 ans, le problème que nous avons à résoudre reste un problème nouveau. Il est nouveau parce que les circonstances historiques qui ont engendré la classe ouvrière et le mouvement ouvrier sont encore mal comprises par l'Eglise. Il est nouveau parce que nous héritons d'une conception de l'Eglise dans laquelle le ministère, situé hors des conflits, devait jouer un rôle d'arbitrage. Il est nouveau parce que l'Eglise a généralement identifié le ministère dans le service des chrétiens et des communautés déjà rassemblées. Il est surtout nouveau parce que la rencontre, par les chrétiens et les prêtres, de mouvements historiques — et le dialogue avec eux — conduit l'Eglise à une interrogation sur elle-même, sur son message et sur sa fidélité à l'histoire.

**Un portrait-robot
difficile à déchirer**

A plusieurs titres, nous sommes hypothéqués par le passé. Une ancienne manière de vivre la responsabilité sacerdotale demeure présente dans la mentalité courante des chrétiens, mais également chez beaucoup de nos camarades de travail. Nous voulons démystifier tout ce qu'il peut y avoir dans le personnage « curé » : « Ce que tu crois que je suis, je ne le suis pas. Ce que tu crois que je ne suis pas, je veux l'être ». Le portrait-robot du prêtre est difficile à déchirer.

La difficulté s'aggrave parce que nous avons la tentation de repérer le ministère que nous vivons à travers des modèles anciens, par exemple dans les activités répertoriées comme fonctions sacerdotales (tâches sacramentelles, responsabilités catéchétiques, aumôneries d'équipes d'Action catholique, etc.). *La problématique du miroir* (c'est-à-dire l'identification de notre responsabilité de prêtres par les activités dont nous avons l'expérience par rapport aux chrétiens) continue à jouer de diverses manières chez les prêtres-ouvriers :

— soit lorsqu'on devient incapable de s'identifier comme prêtre.
« Au fond, avec bien des réticences intérieures, je dois avouer que, si le sacerdoce ne me semble pas gêner actuellement la mission, je ne vois pas bien non plus en quoi il lui est nécessaire ou utile ... C'est le contact avec les non-croyants qu'il faut viser ... Là, le sacerdoce n'est pas nécessaire, les laïcs y suffisent » (un prêtre-ouvrier au Japon) ;

— soit lorsqu'on cherche des activités ou des liens extérieurs à la vie ouvrière qui nous permettraient de nous « sentir » prêtres.

Une vie de moines ?

De manière habituelle, les prêtres-ouvriers n'ont nulle nostalgie des formes anciennes. Là où ils sont — et pas ailleurs — leur fidélité au Christ leur permet de s'enraciner dans la profondeur d'un témoignage silencieux, même s'il a une apparente infécondité sur le plan ecclésial.

Un certain nombre de prêtres-ouvriers vivent comme des espèces de moines. Et ils sont en train d'engendrer un nouveau type de vocation religieuse, et cela dans le sens très traditionnel du terme. Evidemment, les formes de cette vie religieuse sont loin d'être traditionnelles, elles sont même révolutionnaires. Pour une part, la recherche de Dieu avait fui dans les couvents. Nous faisons l'expérience de l'importance de la prière, de la lecture renouvelée de la Bible, des exigences de la recherche de Dieu, des engagements qu'elle implique dans l'existence quotidienne, des conversions continues auxquelles elle conduit.

En nos vies, s'est inscrite une dimension contemplative. Se percevoir « dans le vent de Dieu », « dans le souffle de Dieu, au rythme des événements et des combats du monde ouvrier ». « Toute cette vérité humaine, que je partage, baigne dans une lumière qui ne vient ni de moi, ni de mes camarades : elle vient de Jésus Christ. Là je balbutie. » — « Il y a un au-delà de ce qui est visible par des yeux humains ... Je me rends compte qu'un mystère de mort et de résurrection traverse la vie de tout homme, notamment lorsqu'il refuse de subir, mais va de l'avant en étant responsable devant ses frères ... Dans la réalité humaine s'effectue un passage : c'est à travers les événements que je suis appelé à la conversion. A ce niveau j'essaie de vivre le salut en Jésus Christ : là, l'Eucharistie prend un sens pour moi aujourd'hui. »

Cette « qualité de vie » a une importance indéniable surtout parce qu'elle est vécue collectivement depuis des années. Voilà des hommes conduits à faire l'expérience souvent onéreuse de l'existence chrétienne en classe ouvrière : cela peut être un germe d'a-venir. Cette dimension spirituelle de prière est même le socle et l'enracinement d'une responsabilité apostolique.

Est-ce pour autant la mise en œuvre du ministère sacer-

total ? Ou bien celui-ci se réduit-il progressivement à une peau de chagrin ? Se cantonne-t-il en une expérience solitaire de la foi ?

Une responsabilité à l'égard de la foi

Et pourtant nous ne sommes pas en quête d'une responsabilité que nous pourrions trouver un jour, au terme de nos vies. Nous voulons rendre compte de ce que nous découvrons ici et maintenant au ministère. Même si nous savons mal en parler, nous vivons déjà une participation au ministère. Une responsabilité que nous avons reçue est présente à nos démarches : « Ministres, nous ne sommes pas à notre propre compte » ; « nous sommes au service de quelque chose qui nous dépasse » ; « nous sommes au service de tout autre chose que nous-mêmes. »

L'histoire de l'Eglise a connu bien des formes du ministère presbytéral. Quant à nous, nous faisons surtout l'expérience d'un ministère par rapport à la foi, par rapport à l'Evangile.

Comme responsables de la foi, nous recevons de plein fouet les provocations de la non-foi : pour ouvrir aux hommes un chemin possible vers la foi, notre responsabilité se situe à la charnière de *la recherche des hommes* ; notre responsabilité vise à *inscrire la foi dans l'histoire* ; nous découvrons des exigences de cette tâche que nous ne soupçonnions pas : à commencer par la qualité *apostolique* de la foi. Tels sont trois aspects de la responsabilité que nous cherchons à exercer.

Aspects de cette responsabilité à l'égard de la foi

Une foi en recherche

N'est-ce pas un paradoxe de parler d'une responsabilité à l'égard de la foi, alors que nous sommes nous-mêmes interpellés au plan de notre propre foi ?

**La foi,
une verrue ?**

La vie ouvrière et les combats syndicaux nous ont entraînés sur un itinéraire de rude décapage. « Nous sommes témoins, parfois déchirés, des agressions de l'incroyance auxquelles est

en butte l'idée de Jésus Christ salut de l'homme ». Les questions ne sont plus extérieures à nous, elles sont nos compagnes quotidiennes.

La foi semble tellement étrangère à ceux avec lesquels nous vivons tous les jours que nous arrivons à nous demander si nous ne sommes pas sur une fausse route. Est-ce qu'un jour ou l'autre nous n'avons pas eu un vertige en nous posant cette question : serions-nous prisonniers d'une illusion collective ?

De fait, une série d'expressions marquent nos échanges :

- la foi apparaît étrangère à la vie ouvrière au point de sembler incommunicable ;
- sans retentissement apparent dans nos existences, la foi serait-elle une verrue ?
- serait-elle un luxe inutile à une époque où l'urgence des combats s'impose, tant est immense la crise de la société ?

**Comprendre
la Parole
au carrefour
des interrogations
des hommes**

Et pourtant s'est instauré en nos vies un va-et-vient continu entre expérience ouvrière et écoute de la Parole. Cela se vit souvent dans un profond *silence*, mais le silence de nos paroles n'est pas celui de nos consciences.

Ce n'est ni un silence de mort, ni un silence de réduction : c'est un silence de préparation et de recherche. On ne peut plaquer sur les questions des hommes un certain nombre d'affirmations de foi sans faire l'effort de comprendre le rapport qu'il peut y avoir entre les deux : il nous faut d'abord répondre dans nos consciences à la question essentielle du sens que la foi a — ou peut avoir — pour les hommes avec lesquels nous vivons.

« Avec nos camarades, nous nous interrogeons souvent sur le sens de la vie. Dans des discussions récentes sur le Chili, l'avortement, l'unité syndicale, quelque chose de très important était engagé sur le mouvement ouvrier, sur les exigences de son combat, mais plus profondément encore sur le sens de la vie. »

L'accueil du Christ ne s'impose pas. Choix libre, il se situe *au carrefour des interrogations* des hommes sur eux-mêmes : encore faut-il les identifier. Ce travail est antérieur à l'invention d'un langage de la foi ; mais la responsabilité ministérielle commence à être engagée dès ce niveau.

Si cet effort n'était pas fait, la foi risquerait de n'intervenir que comme une importation étrangère au monde ouvrier. C'est d'ailleurs ce que dénoncent certains de nos camarades lorsqu'à travers l'image que les chrétiens en donnent, ils perçoivent encore la foi comme une aliénation.

L'interpellation concerne au premier chef Jésus Christ. « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas seulement de rendre compte de la foi qui me motive, c'est également de pouvoir rendre compte de Jésus Christ et de l'Évangile comme vérité et bonheur pour les hommes avec qui je vis. » Dès lors, nous ne pouvons plus discuter du Christ sauveur comme si nous le possédions et le comprenions entièrement. La compréhension du salut est indissociable de ce que nous comprenons de l'homme et des hommes. Penser, par exemple, à tout ce que les marxistes nous ont apporté et comment ils nous ont provoqués à interroger l'Évangile d'une manière renouvelée.

**Ministre
d'une foi habitée
par la recherche**

Le fait d'être affronté à la non-foi d'une manière si radicale nous a conduits à une attitude nouvelle dans la manière de recevoir et d'accueillir l'Évangile. Buter quotidiennement sur son apparente incommunicabilité entraîne une insécurité de la foi. Ne pas refuser cette insécurité, mais ne pas la transformer en malaise. Apprendre à vivre la foi en *chercheurs de Dieu* : non pas seulement par une réflexion intellectuelle, mais, à la manière des psaumes, dans une quête continue du visage de Dieu.

« Il y a des points d'interrogation en nos vies. Ils sont parfois si nombreux qu'ils peuvent constituer une forêt qui cache la lumière. » Ne pas oublier qu'au milieu de nos questions, c'est Dieu qui vient nous chercher et qui nous bouscule. Au fil des années, nous expérimentons une intense recherche qui joue à l'intérieur même de notre vie de croyants.

« Comme prêtres-ouvriers, nous éprouvons une exigence très forte dans la mesure où nous faisons, comme prêtres, l'apprentissage de l'incertitude de la foi. Cela va jusque là. Autrefois, c'était une foi acquise, avec un certain nombre de certitudes. Et puis, une nouvelle vie, le mouvement ouvrier, l'affrontement avec des idéologies autres, nous ont obligés à faire une démarche qui est l'apprentissage de l'incertitude : vivre la foi au cœur même de cette incertitude. » Il se trouve que c'est également là que se fait l'apprentissage du ministère.

De fait, les rencontres de l'atelier sont scandées par un va-et-vient entre la non-foi et la foi. Et rebondit la question de notre responsabilité par rapport à la foi : « un prêtre peut-il être dit " responsable dans l'histoire de la foi " alors qu'il est lui aussi un homme en recherche ? »

Or c'est précisément en ce lieu interrogé et à cette charnière que nous vivons la responsabilité ministérielle que l'Eglise nous a confiée. Il nous faut accepter cette période où nous avons en même temps à rendre compte des questions de la non-foi qui sans cesse nous provoque et de la foi qui nous habite. Au sein de cette tension se construisent une autre manière de vivre la foi et un nouveau visage d'Eglise.

En régime de chrétienté, on avait l'habitude d'un type de responsabilité ministérielle par rapport à la foi : il s'agissait avant tout de « conserver le dépôt ». D'une manière nouvelle, nous découvrons notre responsabilité collective par rapport à la foi.

Expérimenter les questions de l'athéisme pour que s'inscrive en nos vies la réponse, tout à la fois humaine et divine, que Jésus Christ apporte aux questions de l'homme. Nos vies sont engagées sur un chemin de ce genre où nous travaillons collectivement à inscrire la foi dans l'histoire des hommes et dans la vie du monde.

Cette démarche est nécessaire pour permettre à des chrétiens — affrontés aux mêmes défis — d'assumer leur foi, mais également pour permettre à d'autres hommes de pouvoir rencontrer Jésus Christ lorsqu'ils en auront soif. « Le sacerdoce : rendre possibles de tels cheminements. » Cela implique que le visage de l'Eglise soit autre : ici et là, à travers de petits collectifs, ce visage autre apparaît déjà en pointillé.

Responsables avec d'autres d'un « avenir possible » pour la foi, nous avons une responsabilité particulière dans l'inscription de la foi dans l'histoire des hommes.

Inscrire la foi dans l'histoire des hommes

Comment exercer une responsabilité par rapport à la foi au moment même où nos vies de croyants, devenues silencieuses, constatent que bien des portes se sont fermées et que l'espace possible pour vivre la foi s'est considérablement réduit ?

**La foi n'est pas
qu'une affaire
privée**

C'est précisément le moment où un risque se profile devant nous qui consiste à ne retenir de la foi que son aspect personnel, à réduire la foi à une dimension privée, voire secrète de notre existence.

En viendrons-nous à établir nos vies sur deux registres distincts ? Une « vie théologique » profonde nous ouvrant à la relation filiale et trinitaire, à laquelle nous convie Jésus Christ ; parallèlement une vie de militants pratiquant une analyse scientifique et motivant nos choix essentiellement par les nécessités de l'action, au regard de nos solidarités ouvrières.

Une démarche de ce type inquiète bon nombre d'entre nous. On nous concédera toujours notre « jardin privé » chrétien, notre « petite relation Fils-Père », à condition que nous ne la mêlions pas à trop d'autres choses. Si la « relation Fils-Père » est bien au cœur de la foi, elle ne peut être sans retentir sur notre participation à la vie de l'homme. Il doit bien y avoir des occasions où la « relation Fils-Père » fait sauter certaines attitudes humaines, certaines manières trop courtes de poser les problèmes, etc.

Là, on peut heurter des copains : ce n'est pas facile. Mais nous ne pouvons cantonner la « relation Fils-Père » dans ce qui serait notre petit domaine, ou pourrait le devenir. Au fil des années, il nous apparaît impossible que la foi se réduise à une « affaire privée ».

**Participer
à l'inscription
historique
de la foi**

Car la foi est un phénomène historique vécu collectivement dans un « peuple » : d'abord Israël, ensuite l'Eglise. La foi de l'Eglise d'aujourd'hui est en référence à l'histoire de la foi vécue dans un peuple qui l'a reçue et comprise à l'intérieur même de son histoire. Et la foi de chaque croyant est référence à la foi de l'ensemble des croyants : elle s'adosse à la foi du Peuple de Dieu qui nous précède et qui nous déborde.

C'est parce qu'elle a cette dimension historique que la foi est — ou peut devenir — une Parole interpellante pour la collectivité des hommes dans leur histoire. La foi a marqué l'histoire des hommes : elle a vocation de s'inscrire dans l'histoire présente et à venir de l'humanité. Cette inscription historique n'est possible qu'en raison de la nature collective de la foi.

En accueillant et en vivant la Parole de Dieu dans un service désintéressé de l'homme, en « digérant » la Parole de Dieu

au cœur de l'expérience humaine, l'Eglise inscrit cette Parole dans l'histoire des hommes. Cela est conforme à la nature et à la mission de la Parole de Dieu, comme à la nature et à la mission de l'Eglise elle-même : qu'est-ce que la Parole de Dieu, en effet, sinon la présence amicale, salvifique, désintéressée de Dieu aux hommes dans leur histoire, présence manifestée et accomplie par Jésus Christ, mais présence encore inachevée en raison de l'inachèvement de l'histoire ? Et qu'est-ce que l'Eglise, sinon, à la suite d'Israël, un peuple qui reçoit et vit cette Parole en accomplissant dans l'histoire le ministère de Jésus Christ ?

C'est dans l'horizon de cette tâche collective que se situent de nombreux débats de l'atelier qui concrétisent et jalonnent un effort collectif d'inscription de la foi dans la vie ouvrière.

— *Au-delà
des attitudes*

Souvent, au départ, bien des choix (l'entrée au boulot, l'engagement syndical ...) ont été pris à cause de notre foi ; et ce n'est pas par hasard que nous sommes là, dans un travail manuel, avec le désir de coller le plus possible à la base. Mais ces choix ont fait de nous des militants dont les options sont aujourd'hui commandées par des analyses précises.

Il y a quelques années, un certain nombre d'attitudes nous paraissaient significatives de ce que nous étions : respect des petits, souci de la vérité, rejet du racisme, refus de l'autoritarisme, attention privilégiée à l'éveil des bonshommes, souci de l'unité ; finalement, tout ce qui est expression de service, de fraternité, de montée collective.

Nous avons trouvé un tas de choses ; mais à force de gratter, nous nous sommes aperçus que les trois quarts du temps, cela définissait le chrétien comme baptisé. Nous avons gratté encore. Au stade où nous en sommes dans les responsabilités syndicales, nous constatons : la frontière recule ; ce qui nous servait de point de repère pour nous dire : « vivre Jésus Christ, c'est ça », ou « le sacerdoce, c'est ça », ne peut plus coller car d'autres le vivent aussi et sont souvent plus compétents et plus disponibles que nous.

Une fois de plus revient à la surface un serpent de mer bien connu : « y a-t-il une manière chrétienne d'être homme ? » ; « y a-t-il une manière sacerdotale d'être homme ? ». Incontestablement la foi tend à s'exprimer au niveau d'attitudes humaines, mais il est difficile d'en dresser à l'avance le catalogue. Car la

foi n'est pas définie par des attitudes et la fidélité au surgissement de l'Esprit ne saurait être emprisonnée dans des comportements moraux.

Pas davantage nos options et nos comportements de militants ouvriers ne sauraient identifier notre ministère. Celui-ci est irréductible à des attitudes. Cette conviction entraîne plusieurs conséquences :

- ce n'est pas en cherchant le petit quelque chose qui nous fait différents des autres qu'on trouvera les repères du sacerdoce ;
- on ne peut établir une équation entre engagement syndical et sacerdoce. Les responsabilités syndicales ne peuvent être l'alibi d'un ministère dont nous ne saurions plus trouver la place ou la figure : nous nous refusons à transposer au niveau du syndicalisme ce que nous avons vécu comme prêtres.

Autre chose est de définir le ministère, autre chose est d'être en harmonie avec lui. Certaines attitudes peuvent être en harmonie avec notre ministère, et elles peuvent être les premiers balbutiements d'un langage. C'est souvent à travers elles que nos camarades saisissent quelque chose de nos vies et qu'ils nous voient prêtres. « Les vies de " cons " qu'on mène individuellement et collectivement expriment quelque chose de l'Évangile. » Sans l'épuiser ou le définir, ces attitudes de militants ouvriers sont autant d'expressions d'une certaine manière de vivre l'Évangile.

La foi doit s'inscrire dans l'histoire des hommes. Mais en elle-même, elle n'est pas un phénomène isolable, perceptible au niveau de comportements particuliers (nos actes sont tellement identiques à ceux des non-chrétiens, parfois moins désintéressés que les leurs). Pourtant une convergence peut devenir perceptible entre ces actes qui trace une « trajectoire significative de la foi » : la référence à une Parole, véhiculée dans l'histoire par un peuple, rend possible son identification.

— *Inscrire
dans nos vies
l'événement pascal*

« Celui qui donne sa vie ... » Le mot est porteur d'une vérité humaine, profondément humaine. A travers l'engagement, une mort à soi-même se réalise tous les jours, parce que le syndicat est le lieu d'un amour vrai et efficace. Même s'ils n'ont pas la foi chrétienne, bien des camarades pensent que donner sa vie, ça fait vivre. Pour quelques-uns, le Christ (celui qui a donné sa

peau) a une vérité humaine et reste lumière pour la vie. Mais il y a une butée : la résurrection. Pour bien des camarades qui pensent que Jésus Christ est un type formidable, la résurrection est une fable inventée par les curés : il y a là une ligne de partage, parce que pour nous ce n'est ni un rêve, ni une fable.

Déchiffrer et inscrire dans nos existences l'événement pascal, c'est peut-être le plus difficile, mais c'est le plus fondamental.

« Le mystère pascal. Je vis ma foi à l'intérieur de cette lecture. Ce n'est pas un certain nombre de ficelles que je fais tomber du plafond pour ne pas me casser la gueule. Cette lecture me paraît cohérente avec ce que je lis dans l'Évangile et ce que je trouve dans la vie des hommes : ce qu'a vécu Jésus Christ rejoint ce qu'il y a de plus profond dans l'homme. »

Cette conviction conduit sur une longue route. Nous sommes invités à refaire le type de cheminement qu'a fait Jésus Christ dans le partage de la vie des hommes. Rejoignant le plus profond de la vie des hommes, nous efforcer de vivre au jour le jour en référence à Jésus Christ. Commencer à vivre et à dire le salut de Jésus Christ au cœur des événements de la vie ouvrière et au cœur des combats de libération. Même si nous tâtonnons, nous sommes collectivement témoins d'une autre manière de comprendre l'Évangile : se réalise un approfondissement de la connaissance du Christ qui assume non seulement les itinéraires personnels mais aussi l'histoire des hommes.

Longtemps la vie et la mort du Christ ont été réservées au domaine de la spiritualité (les chemins de croix ...). En en faisant un maître spirituel, on a privatisé Jésus Christ ; quel est alors l'impact de Jésus Christ, de sa mort et de sa résurrection, pour les hommes, pour leur histoire ? Il nous faut arracher l'événement pascal à la privatisation dans laquelle il a été enfermé.

A travers nos vies de militants, mettre une chair sous les mots « Jésus Christ salut des hommes aujourd'hui » : l'inscription historique de la foi commence par ce travail.

**Un ministère
au service
de l'inscription
historique
de la foi**

S'il est une tâche qui engage tout le peuple de Dieu — et non pas seulement les prêtres — c'est celle d'inscrire la foi dans l'histoire des hommes : toute l'Église est impliquée dans ce labeur. C'est pourtant sur ce terrain que nous expérimentons une dimension du ministère qui nous a été confié.

On peut s' « habituer » à vivre dans l'entreprise et la classe ouvrière. Nous le constatons et nous ne sommes pas tellement

interpellés au niveau de la foi. Il est nécessaire de se prendre par la main pour regarder, dans la foi, le monde et les réalités où l'on vit. Et c'est là que se jouent l'inscription de la foi et la renaissance de l'Eglise : c'est à ce niveau qu'il faut manifester l'originalité de la foi. Dans un combat qui se mène à la force du poignet, comment témoigner du don de Dieu reçu et partagé ? C'est un axe majeur de nos recherches.

Dans la politique se déploie l'initiative des hommes. Le ministère, lui, nous fait témoins de l'initiative du Seigneur. Nos démarches ministérielles doivent manifester — à l'intérieur de tout le jeu humain — l'initiative de Dieu.

Nous voudrions tellement que le peuple chrétien puisse être discernable dans l'histoire, par la cohérence entre sa foi et ses actes. Nous devons y tendre mais en même temps, il faut se féliciter de ne pas y parvenir. Car c'est la foi qu'il s'agit d'inscrire dans l'histoire et non la réussite d'une haute morale humaine : la foi chrétienne témoigne non de la perfection des croyants, mais du salut qu'ils accueillent.

C'est à travers son déploiement dans l'histoire que la foi vivante en un salut, qui est don gratuit, peut constituer un peuple qui devient un signe perceptible. C'est en fonction de ce caractère organique et historique de la foi que nous voyons se préciser notre responsabilité ministérielle. L'Eucharistie (mémoire et actualité de l'événement de Pâque) en est le centre avec tout ce qu'elle engage comme démarches préliminaires et futures : « de nouveaux germes sur de nouveaux terrains ».

Bricoleurs idéologiques ou témoins de la foi apostolique

Un autre problème intervient sans cesse dans nos débats et que scande comme une incantation le couple foi-idéologie.

Idéologie et foi

Diverses portes nous y conduisent :

● Y aurait-il dans nos vies deux domaines cloisonnés ? Dans nos démarches existent deux registres d'analyse. Parce que nous baignons dans des événements qui les nécessitent, il nous faut prendre à jet continu des décisions politiques : elles reposent sur des analyses précises où interviennent éléments scienti-

fiques et options idéologiques. En ce qui concerne le registre de la foi, l'analyse est plus discrète, elle n'est pas à jet continu et elle peut apparaître subjective. D'autant que, pour nos camarades marxistes, la foi est une idéologie : « une démarche idéaliste qui ne part pas d'une analyse du réel mais qui part d'idées préfabriquées ». La foi en Jésus Christ ne serait-elle alors qu'un résidu idéologique ?

● Par ailleurs, nous avons conscience que deux humanismes sont en conflit. Dans de nombreux dialogues avec des chrétiens, nous rencontrons des hommes qui, sur le plan social et politique, ne sont pas seulement de l'autre côté de la barrière, mais qui ont également une autre manière de voir l'homme et de comprendre la société. Pour les uns et pour les autres, les mots n'ont pas la même signification. A titre d'exemple, les uns parlent des hommes, d'autres parlent de l'Homme. La liberté est comprise par les uns comme une dimension de l'Homme ; tandis que dans la classe ouvrière on fait l'expérience d'une libération qui ne se conquiert que collectivement et dans un combat. Deux philosophies ou deux idéologies s'affrontent. Le sort de la foi serait-il lié à l'une d'entre elles ?

Vivre Jésus Christ en étant marxiste ?

Jésus a exprimé les chemins de la rencontre du Père à un moment précis de l'histoire et dans un certain contexte idéologique. Aujourd'hui, le pays idéologique où nous habitons est tout autre : il diffère également du pays idéologique où vivait l'Eglise et où elle vit encore massivement.

Quant à nous, de même que nos camarades du Tiers Monde refusent d'amener dans leurs bagages les valeurs et la culture de l'Occident, nous nous refusons d'importer dans la classe ouvrière une idéologie qui vienne d'ailleurs.

Ce refus guide nos démarches et nous conduit à des recherches qui prennent diverses formes. Pour nous en tenir à sa forme la plus radicale, notons un faisceau de formules convergentes qui expriment les recherches de certains membres de l'atelier :

- « Etre chrétien avec une philosophie matérialiste ».
- « Vivre la relation au Père dans une mentalité matérialiste : de quoi s'agit-il ? Comment est-il possible de le faire ? »
- « Rejoindre le Père à travers une pratique matérialiste ».
- « Vivre Jésus Christ en étant marxiste ».

- « Marxiste et chrétien en même temps ».

Il n'est pas possible de rendre compte ici des longs échanges entre des camarades qui prennent à leur compte ou non ces expressions, ni des interpellations entre ceux qui veulent vivre cette recherche à l'intérieur du P.C. ou seulement dans un compagnonnage quotidien avec les communistes.

Du moins, faut-il noter deux interrogations qui nous mobilisent pour une recherche de longue durée :

- « Chrétien et marxiste : comment fais-tu pour lier les deux ? »
- « Est-ce que je suis honnête en acceptant l'analyse économique et en oubliant l'analyse philosophique qui la sous-tend ? Si les communistes ont raison au plan de l'analyse économique, ce qui me semble vraisemblable, est-ce que je suis honnête en ne me plongeant pas dans l'analyse philosophique ? Or, j'ai peur de le faire parce que je sens en moi trop de complicités : toute mon existence pourrait être mise en cause. »

L'athéisme marxiste n'est pas sans remettre en cause la foi dans ses fondements mêmes. C'est pourtant un aspect de notre responsabilité collective que d'apprendre à vivre de Jésus Christ dans un univers et une mentalité marqués par le matérialisme. Ce long itinéraire, jalonné par une osmose, des ruptures, des conversions, est porteur d'un gros enjeu pour l'avenir de la foi et de l'Eglise.

**Sommes-nous
des bricoleurs
idéologiques ?**

La tâche est complexe. Si la foi chrétienne n'est pas une idéologie (au sens d'une justification que les hommes se donnent dans leurs activités et leurs situations), elle nous est pourtant parvenue comme imbriquée à une idéologie, comme habillée de vêtements idéologiques ; souvent même elle est vécue comme une idéologie. Or nous avons changé d'idéologie et de support culturel : nous récusons l'ancien. La déconnection cause un grand vide, car la formulation même de la foi est mise en cause. Et le risque n'est pas petit de jeter le bébé avec l'eau du bain.

Lorsqu'il réfléchit, à l'aide du matérialisme historique, sur les démarches des chrétiens dans la classe ouvrière et sur l'évolution de l'Eglise surtout depuis Vatican II, Antoine Casanova propose l'analyse suivante. Les textes de l'Evangile constituent un riche réservoir dans lequel on peut puiser — selon les besoins

— des matériaux idéologiques. L'Évangile présente le caractère de pouvoir être réemployé aux différentes périodes de l'histoire.

Les prêtres — et les théologiens — sont des bricoleurs idéologiques qui piochent dans l'Évangile les textes qui correspondent aux aspirations des masses. Ils sont ainsi en mesure de proposer aux hommes ce qui pourra leur servir de couverture idéologique ou de manteau religieux pour habiller leurs aspirations.

L'expression de Casanova fait tilt et nous interroge tous. Est-ce que le travail que nous faisons sur la foi consiste à secréter une idéologie nouvelle qui puisse coller aux aspirations de la classe ouvrière ? Est-ce que nous ne recouvrons pas d'un manteau idéologique, plus ou moins sentimental, les combats du mouvement ouvrier ?

Brutalement, nous sommes remis en face de nous-mêmes. Notre référence à Jésus Christ est-elle purement subjective ? Est-elle le fruit de notre imagination ? Ou bien est-elle le produit d'une subjectivité de groupe ? Est-elle une projection en avant à caractère utopique ? Nous sommes interpellés sur la nature de notre référence à l'Évangile.

**Une responsabilité
de nature
apostolique**

Si nous laissons parler notre expérience collective, nous constatons — les années passant — que nous sommes de plus en plus renvoyés au centre de l'Évangile. Dans l'Évangile, il y a des tas de choses, notamment la dénonciation des puissances de l'argent et du pouvoir, le souci et l'amour de l'homme quel qu'il soit. Mais il y a plus original : un homme qui a lié son sort avec l'homme écrasé est en référence à quelqu'un d'autre et vit de Dieu. Nous sommes devant un visage historique bien concret : Jésus Christ connu dans son existence humaine mais aussi dans sa résurrection.

Dans ce retour à l'essentiel, on débouche sur la Résurrection. De tout l'Évangile, s'il fallait ne retenir qu'une page, l'un de nous garderait l'histoire d'Emmaüs : « Il y a là la ligne de fond : la lecture de l'Évangile n'est pas une décalcomanie ou un plaquage sur la vie, elle conduit à en redécouvrir le sens profond : comme prêtre, je suis appelé à cheminer à travers une histoire qu'il faut déchiffrer avec d'autres. Comme sur la route d'Emmaüs, c'est un cheminement où peut se faire la reconnaissance de notre vraie identité ; cela débouche sur un repas, parfois sur une Eucharistie. »

La référence à l'Évangile, la relation à Jésus Christ ressuscité balisent précisément le terrain sur lequel nous découvrons un autre aspect de notre responsabilité ministérielle.

Dans le recours à l'Évangile qui doit rythmer nos vies, nous n'engageons pas seulement une fidélité chrétienne, mais aussi une responsabilité ministérielle collective. Avec d'autres, nous apprenons à vivre la foi en des conditions toutes nouvelles pour l'Église. Quelle est la qualité de notre référence à l'Évangile ? Sommes-nous en continuité avec le Jésus de l'histoire ? Nous inscrivons-nous dans la tradition des apôtres ? Apercevons-nous une cohérence entre les expressions différentes et successives de la foi au cours de l'histoire ? En parlant ainsi du caractère apostolique de la foi, nous ne pensons pas à une succession ou à une continuité de type chronologique : il s'agit plus fondamentalement d'une cohérence dans l'histoire de la foi.

Dans les mutations radicales que connaissent les expressions de la foi, alors que le risque a été épinglé de faire un bricolage idéologique de l'Évangile, la responsabilité ministérielle est d'abord une *responsabilité de discernement apostolique*. La foi en Jésus Christ est une, même si elle exige d'être vécue de manière différente en des univers culturels variés. Est-ce bien la trace de Jésus Christ que nous inscrivons dans l'histoire, aujourd'hui ? Nous ne pouvons éluder cette vérification, surtout lorsque nous cherchons à dégager la foi des idéologies auxquelles elle est mêlée.

C'est en participant à cette tâche collective que nous pouvons identifier le ministère qui nous a été confié. Aucune attitude précise, aucune fonction particulière, aucun acte sacerdotal individuel ne suffisent à repérer dans nos vies le ministère presbytéral. Par contre, nous le découvrons et nous le reconnaissons en exerçant une responsabilité ministérielle collégiale. Le ministère apostolique nous fait collectivement responsables de la cohérence de la foi au long de sa course dans l'histoire.

S'il fallait nommer une activité typique de notre responsabilité de prêtre à l'égard de la foi, nous citerions volontiers la confrontation sur nos manières d'inventer de nouveaux langages de la foi en des lieux culturels variés et sur nos manières d'être prêtres parmi les hommes.

En signalant cet aspect de la responsabilité ministérielle, nous ne tombons pas dans l'illusion de croire que les prêtres détiennent une compétence supérieure en ce domaine : bien des

laïcs, bien des théologiens, ont une compétence plus grande sur la cohérence historique de la foi. Mais le ministère apostolique est à la fois signe et agent de l'organicité de l'Eglise et de sa foi. Il appelle individus et groupes à dépasser leur point de vue particulier pour se situer au niveau d'une foi vivante, et ecclésiastique, pour s'enraciner dans l'histoire du peuple de Dieu.

Responsabilité ministérielle à l'égard de la foi. Responsabilité collective de la foi. « Cette tâche apostolique — a pu dire l'un d'entre nous — est de nature épiscopale », tant il est vrai que le collègue des évêques est d'abord responsable de la foi en Jésus Christ.

Prêtres-ouvriers et mission de l'Eglise

L'itinéraire de nos vies en témoigne : le ministère que nous découvrons et que nous exerçons est une responsabilité apostolique par rapport à la foi. Cependant, quelle qu'en soit la densité, nos vies ne peuvent à elles seules définir le ministère qui nous a été confié : les repères en sont Jésus Christ et son Evangile.

Mais, dans la même foulée, notre réflexion débouche sur l'Eglise. Comment pourrions-nous nous interroger sur la qualité de notre recours à l'Evangile sans nous questionner sur le contenu de notre solidarité avec l'Eglise ? « Dès que tu parles de l'Evangile, tu es renvoyé à une Eglise, concrètement et historiquement ; dès que tu parles de l'Eglise, tu te questionnes sur la fidélité à l'Evangile. » L'Evangile renvoie sans cesse à l'Eglise et réciproquement.

A tous les carrefours s'est imposé à nous ce que nous avons appelé : un apparent « détour par l'Eglise ».

Nous ne pouvons réduire à chacun de nous, à notre groupe, ou même au collectif des prêtres-ouvriers, l'invention d'une manière d'être prêtre parmi les hommes. C'est l'Eglise qui — à travers nous — fait cette invention : cette invention doit être enracinée dans le phénomène historique qu'elle représente. On

peut même dire que cet enracinement commande la possibilité de discerner les traits d'une responsabilité ministérielle vécue dans la vie ouvrière et dans les combats du mouvement ouvrier.

Pour la raison très simple que ce ministère est une responsabilité reçue de l'Eglise et que ce ministère concerne l'Eglise, nous ne pouvons exprimer clairement la dimension ministérielle de nos vies sans faire référence à l'Eglise, sans nous situer par rapport à la Mission de l'Eglise.

Prêtres-ouvriers et mission de l'Eglise : par de multiples chemins, la recherche de l'atelier nous a conduits là. Malgré sa difficulté, nous ne pouvons éluder la question : Prêtres-ouvriers, comment sommes-nous partie prenante d'une Eglise qui porte la charge de l'Evangile ?

Dans les deux premières parties, nous avons pu rendre compte de nos axes de marche. Maintenant le style va changer : nous allons davantage mettre en partage nos questions et nos recherches. Pour avancer plus loin, il nous faudrait « causer » avec d'autres partenaires dans le peuple de Dieu, avec des militants d'A.C.O. et de J.O.C., mais aussi avec des équipes « territoriales » ; avec des évêques, mais aussi avec des équipes qui poursuivent des efforts analogues, en particulier dans le Tiers-Monde. Notre intervention est appel au dialogue.

Sommes-nous des hommes inconséquents ?

Nous avons une grosse difficulté pour parler de l'Eglise. Les mots que nous employons (Eglise, solidarité avec l'Eglise, naissance de l'Eglise, mission de l'Eglise, etc.) sont des mots fourre-tout : le mot " Eglise " couvre des choses multiples et des réalités contradictoires. Si nous employons les mêmes mots qu'il y a dix ans, nous pressentons pourtant que ce sont des réalités ecclésiales nouvelles qui sont à l'œuvre dans nos vies.

La manière dont la question se présente à nous a évolué. Quand les travaux de l'atelier ont commencé, on parlait du lien à l'Eglise et des différentes façons de se rattacher à l'Eglise.

Notre langage était de type spatial ; il indiquait les frontières d'une institution : dans l'Eglise, à côté d'elle, en dehors d'elle ... solidaires de l'Eglise ou non ? Un tel vocabulaire, marqué par la géométrie, n'évoque plus la réalité profonde de nos

vies : là où nous sommes, nous vivons quelque chose de l'Eglise. Plutôt que détailler nos liens avec l'Eglise, nous préférons dire que, pleinement solidaires de la classe ouvrière, *nous sommes d'Eglise*.

Mais le débat rebondit. De quelle Eglise sommes-nous ? Parler de « l'Eglise en classe ouvrière » indique un chemin, mais cela ne résout pas tout. Car on ne peut enfermer l'Eglise dans une de ses figures. « En participant aux combats de la classe ouvrière, vouloir vivre l'Eglise universelle » : telle est l'intention ecclésiale de nos vies.

Mais la situation est inconfortable. Le fait est là : il existe une distance énorme entre ce que vivent les prêtres-ouvriers et les réalités dans lesquelles l'Eglise est massivement située. Une distorsion profonde se manifeste entre ce que nous vivons tous les jours et ce que vivent les communautés chrétiennes : qu'il s'agisse du porte-à-faux qu'occasionnent les gestes religieux demandés par des camarades de travail, ou qu'il s'agisse des positions sociales ou politiques de l'Eglise comme corps social.

La lutte des classes est au cœur de l'existence humaine, elle est également au cœur de l'Eglise, celle qui est rassemblée, comme celle qui est à construire. On ne peut négliger l'analyse marxiste pour laquelle tout et tous sont conditionnés par les situations historiques : s'il y a des différences culturelles dans l'Eglise, un clivage important tient aussi à la lutte des classes.

Engagés dans les combats du mouvement ouvrier et convaincus de la place de la lutte des classes dans l'histoire des hommes, allons-nous demeurer — au plan de l'Eglise — des hommes inconséquents ? A partir du moment où sont partagés la vie et les combats des hommes, personne actuellement n'a pleinement résolu le problème de sa participation à la vie ecclésiale. Une critique est nécessaire pour situer le sens précis de notre responsabilité dans l'Eglise.

**Au titre d'une
responsabilité
reçue**

La conscience grandit qu'en répétant des formules du genre « nous sommes l'Eglise », « nous sommes d'Eglise », nous ne pouvons nous référer seulement à une Eglise-mystique, déconnectée de l'Eglise d'aujourd'hui.

Si — envers et contre tout — nous nous voulons d'Eglise, c'est en raison d'une responsabilité qui n'est pas notre propriété. Au titre d'une ordination qui nous a confié une respon-

sabilité par rapport à la foi, nous sommes responsables avec l'Eglise du message qu'elle doit porter. « Je me méfie d'une proposition de l'Evangile qui ne tiendrait pas compte de toute l'Eglise. Le souci de toutes les églises m'oblige à me situer dans le passé, le présent et l'avenir de l'Eglise. Cela m'oblige en même temps à vérifier mon lien à toute l'histoire des hommes. »

Notre communion en Eglise n'est pas la recherche d'une vague coexistence de gens différents, elle se fonde sur une tâche qui est une responsabilité collégiale : la responsabilité de l'Evangile de Jésus Christ.

Responsables et critiques

Il est une dimension de l'Eglise qu'il nous faut cerner davantage. Elle est difficile à percevoir parce que l'Eglise est constamment impliquée dans des compromissions et des oppressions que nous combattons : elle est pourtant plus que ces compromissions et ces oppressions. A travers des réalisations sociologiques ambiguës, *il y a une Eglise capable de donner la foi, une foi telle qu'elle appelle à contester et à critiquer au nom de l'Evangile celle qui les a engendrés.* L'Eglise reste un terrain dans lequel poussent des germes : des gens reçoivent de l'Eglise une vitalité qui fait qu'un jour ils se retrouvent contestataires par rapport à elle.

Si on essaie de cerner la dimension d'Eglise qui fait que nous nous reconnaissons en elle et que nous en sommes solidaires, on peut dire que c'est la dimension apostolique de l'Eglise : porteuse de l'Evangile, héritière des apôtres, elle engendre des hommes capables de la remettre en cause au nom de l'Evangile. D'elle, nous recevons l'Evangile, nous recevons la foi ; avec elle, nous sommes responsables de la foi.

Si l'Eglise est un lieu où l'on reçoit — et où l'on partage — la foi en Jésus Christ, telle qu'elle est repérable dans le monde, l'Eglise est aussi un lieu d'évasion et d'aliénation. Avec les marxistes, nous faisons la critique des aspects aliénés de la foi et nous voulons libérer les chrétiens de ce qui les paralyse dans les engagements économiques et politiques. Comme eux, nous le faisons au nom de l'humain, mais nous menons aussi cette critique au nom de la foi.

Au-delà des mystifications et des compromissions de tout genre, c'est de Jésus Christ et de l'Eglise que nous recevons une parole évangélique qui donne sens à nos vies, qui éclaire

l'aventure humaine. Pour de multiples raisons, nous sommes malhabiles pour en rendre compte aujourd'hui. Mais, quels que soient les pointillés, les ombres et les parenthèses, cette vérité est appelée à émerger dans l'histoire. Nous n'en sommes pas propriétaires mais nous y participons avec l'Eglise. C'est cette vérité que l'Eglise nous a appris à revendiquer fût-ce contre elle. Nous sommes d'Eglise au moment même où nous la contestons.

Prêtres-ouvriers, tolérés ou pris en compte ?

Autre manière d'aborder notre relation à l'Eglise : comment nos vies et nos démarches de prêtres-ouvriers sont-elles lues dans l'Eglise ?

Alors que nous sommes dans une large mesure marginalisés, lorsque nos camarades de travail nous interpellent, ils nous interpellent comme d'Eglise. Souvent, ils ont le souci de détecter quels sont nos liens d'Eglise et, à travers ce souci, ils manifestent la volonté de nous rattacher à un collectif d'Eglise plus grand que le collectif prêtres-ouvriers auquel nous appartenons. A travers les prêtres-ouvriers — comme à travers les militants ouvriers chrétiens — des camarades découvrent, même de manière très ténue, quelque chose de l'Eglise. Prendre les choses sous cet éclairage peut être un chemin qui permettrait de préciser une trace qui commence à s'inscrire dans l'histoire du monde et dans celle de l'Eglise.

Mais la question rebondit : l'Eglise pourra-t-elle se reconnaître dans les choix et les démarches qui sont les nôtres ?

**Personne ne nous
condamnera**

A gros traits, on peut dire que — prêtres-ouvriers — nous sommes respectés et tolérés. Notre foi et le sérieux de nos vies ne sont pas mis en doute. Mais l'effort d'ensemble des prêtres-ouvriers est mal compris : la démarche de ces « spécialistes » de la foi enfouis dans les affaires des hommes n'est pas prise en compte, elle est simplement tolérée.

Les équipes de prêtres-ouvriers tendent à ne devenir qu'un élément de la panoplie missionnaire de l'Eglise, une sorte d'« ornement » qui n'a pas de conséquences sérieuses sur l'ensemble de sa vie. On constate actuellement une « ultra-spé-

cialisation » du ministère : à partir de leurs évêchés, les évêques envoient des prêtres aux quatre coins de l'univers avec la mission de s'insérer dans les milieux auxquels ils sont envoyés. Mais cela entraîne de graves incohérences, et l'Eglise risque d'être un caméléon qui a ses spécialistes pour la classe ouvrière tandis que d'autres pourraient bénir les tortures.

Sentant qu'ils ne sont pas pris en compte, qu'ils n'ont pas les moyens de relier ce qu'ils vivent aux « forces vives » de l'Eglise, certains en viennent à se poser des questions : les prêtres-ouvriers ne seraient-ils pas une excroissance venue accidentellement sur le tronc de l'Eglise ? Ce que nous faisons est-il une poussée de sève ou n'est-ce qu'une verrue sans avenir ?

Les évêques sont très silencieux à notre égard. Et bien rarement il nous est demandé des comptes sur le ministère qui nous a été confié, sur notre fidélité à la foi des apôtres. Il nous est difficile d'exprimer l'enjeu ministériel de nos vies : d'ailleurs on ne nous le demande pas. « Personne ne nous condamnera. » Ce petit bout de phrase a été beaucoup apprécié, car il signale l'étape actuelle et il note la signification historique de ce que nous sommes en train de vivre. La responsabilité du fait « prêtres-ouvriers » est entre nos mains. Ce n'est pas seulement le temps qui sera juge, mais notre propre vigilance et les moyens que se donneront les prêtres-ouvriers pour repérer s'ils sont ou non en cohérence avec l'Evangile du Christ. Concrètement, cela suppose un travail collectif avec toute la réflexion nécessaire. Accomplir cette tâche non comme un groupe de pression, non comme une nouvelle tendance idéologique, mais avec la conscience d'une responsabilité d'Eglise.

Un ministère à la charnière de l'Eglise

Car c'est bien une responsabilité reçue qui s'inscrit dans nos vies : « Nous ne sommes pas à notre propre compte ». Situés dans l'histoire de l'Eglise, nous ne sommes pas une génération spontanée : dans ce que nous cherchons à vivre au cœur de l'existence humaine comme prêtres, nous sommes autant héritiers que promoteurs. Pourtant la signification de nos vies est difficilement perceptible à l'Eglise, tant les formes de ce ministère lui paraissent étrangères à ce qu'elle dit habituellement de sa responsabilité dans le monde. Une double traduction du même mot latin (*ministerium*) est d'ailleurs révélatrice de cette dualité : quand il s'agit du monde — par exemple dans

« Gaudium et Spes » — on parle de « service » ; quand il s'agit des prêtres et des évêques, on parle de « ministère ». Une sorte de divorce persiste : d'un côté le service du monde, de l'autre une responsabilité par rapport à la foi ; la jonction n'est pas faite entre les deux faces du service du Christ au cœur du monde.

De fait, nos démarches en classe ouvrière — en particulier nos engagements syndicaux, voire politiques — sont largement perçus comme un déplacement politique (un glissement à gauche !) ou comme une adaptation superficielle d'une Eglise qui n'aurait pas besoin de remettre en question sa manière d'être au monde. On perçoit encore peu l'enjeu ecclésial de nos démarches.

Lorsqu'a été décidé l'envoi de prêtres dans la classe ouvrière, l'« intention » de l'Eglise a dépassé la conscience qu'elle avait à l'époque et même celle qu'elle a encore aujourd'hui.

● Il ne s'agissait pas seulement d'un choix stratégique pour l'évangélisation d'un monde coupé de l'Eglise.

● En acceptant d'insérer le sacerdoce au niveau ouvrier, l'intuition de l'Eglise — même inconsciente et pas souvent formulée — était qu'elle allait être provoquée à aller jusqu'au bout de sa vérité évangélique. Sans céder à la tentation d'une Eglise ouvrière et tout en refusant un certain ouvriérisme, il faut dire que ce qui se vit dans la classe ouvrière — avec les élargissements à ce qui se joue dans le Tiers-Monde — a un sens par rapport à l'avenir du monde. La lutte de la classe ouvrière, reliée à tous les combats de libération, est un lieu privilégié où se crée et s'enfante la société de demain. Elle est également significative pour l'avenir de l'Eglise : il importe que l'Eglise prenne réellement en compte ces enjeux.

Ce que nous découvrons dans la classe ouvrière, ce que nous y vivons de l'Eglise représentent un renversement radical par rapport à une forme d'Eglise qui se vit habituellement. Pourtant, prêtres-ouvriers, nous vivons quelque chose du mystère de l'Eglise ; et nous avons à dire et à reverser à l'Eglise quelque chose de son mystère. Il s'agit du ministère vécu dans le service des hommes, il s'agit d'une facette du mystère de Jésus Christ : ce n'est que progressivement que le peuple de Dieu les appréhende au cours de l'histoire des hommes.

Comment piloter notre itinéraire collectif de prêtres-ouvriers de telle sorte qu'il éclaire et exprime — pour sa part — la vocation de l'Eglise dans le monde ?

Une nécessaire réévaluation de la mission de l'Eglise

Même si nous sommes peu pris en compte, nous engageons plus que nous-mêmes, nous engageons pour l'Eglise une autre manière d'être présente au monde.

La situation concrète qui est la nôtre, les camarades précis avec lesquels nous travaillons, leur amitié et leur confiance, tout cela nous oblige à préciser notre « mission » et la « mission de l'Eglise ». Nous le disons sans hésiter de façon négative : s'il s'agit de recruter à tout prix, de plaquer sur les consciences une vérité pré-définie que nous détiendrions, de détourner nos frères de leurs bagarres d'hommes, nous déclarons forfait. Ce refus est en lui-même une affirmation : le Christ n'envoie pas son Eglise faire violence à la conscience des hommes et à leurs responsabilités historiques ; il les appelle et les sauve dans le droit fil de leur vie. Il nous faut exprimer la mission de l'Eglise de telle sorte qu'elle manifeste ce respect et qu'elle exprime son originalité dans ce respect même.

Bien des tâtonnements jalonnent cette recherche difficile : refus de la mission comme extension de l'Eglise ; service désintéressé de l'homme ; refus du pouvoir comme moyen de la mission : ces débats devraient être poussés plus loin. Du moins indiquent-ils tous que notre expérience vécue d'une responsabilité de l'Evangile auprès des hommes, réclame une re-lecture, une ré-vision de la mission de l'Eglise.

Refus de la mission comme extension de l'Eglise

Le monde ouvrier, dont nous partageons la vie et le combat, est un monde qui « tient debout », un monde qui milite pour un projet de société. C'est un monde structuré, un monde qui a sa consistance culturelle. La densité humaine que comporte la classe ouvrière est le « terreau » sur lequel commencent à germer de nouvelles réalités d'Eglise : ce terreau est si différent de celui sur lequel l'Eglise a vécu que nous ne devons pas avoir peur de réinventer des choses essentielles (d'autres langages de la foi, d'autres lieux de rassemblement, d'autres formes de vie sacramentelle, d'autres modes de communication à l'intérieur de l'Eglise, etc.).

Cela nous conduit à contester une conception de la mission comprise comme une simple extension de l'espace de l'Eglise en

direction d'autres groupes humains. Hier, l'Eglise envoyait des gens : c'était une action tournée vers l'extérieur, mais il n'y avait pas de choc en retour qui provoque l'Eglise à bouger de l'intérieur. Nous refusons une conception de la mission qui dispense l'Eglise de s'interroger et de se remettre en cause.

Et pourtant, parce que la foi s'accueille comme un don, et parce que le ministère est une responsabilité que nous recevons, nous ne pouvons récuser totalement les notions de mission et d'envoi : nous sommes conduits à proposer leur réévaluation.

Au cours de son histoire, l'Eglise a peu eu l'occasion d'exercer sa mission dans la rencontre de mondes très structurés culturellement. C'est pourtant ce que Paul a réalisé en faisant sortir l'expérience chrétienne de sa chrysalide judéo-chrétienne, en proposant l'Evangile aux païens et en acculturant la foi en pays grec. C'est également ce que les jésuites ont tenté en Chine au XVII^e siècle, mais leur initiative s'est soldée par un échec.

Depuis Vatican II, on répète que l'Eglise est au service du monde, que le peuple de Dieu est dans le monde, qu'un dialogue permanent s'instaure entre l'Eglise et les cultures. En fait, l'Eglise est sans cesse tentée de s'arrêter en chemin et de ne pas s'engager jusqu'au bout dans cette voie. Ce que nous vivons — avec les militants chrétiens de la classe ouvrière — nous oblige à constater que, si elle veut accomplir sa mission, l'Eglise est conduite à s'immerger dans le monde d'une manière bien plus profonde qu'elle ne l'envisageait : l'Eglise se doit d'être totalement intérieure au monde. Elle ne peut conserver un petit coin d'elle-même qu'elle ne livrerait pas : une zone qui serait intouchable, hors des contestations de l'athéisme, hors des prises du monde et de ses cultures.

C'est cette exigence que nous découvrons — par exemple — lorsque, acculés par la vie, nous décelons que les mots dont nous disposons pour parler du Christ, et la manière de vivre la foi que nous avons reçue, sont marqués par un idéalisme qui est aux antipodes de l'univers culturel de la classe ouvrière. Nous sommes contraints à un long effort pour réexprimer le mystère du Christ. L'essentiel même de la foi — son contenu — est soumis à la provocation de l'athéisme ; et la conscience du croyant est traversée par un dialogue continuuel entre foi et culture, foi et idéologie, foi et matérialisme. Sous cette interpellation constante, il nous faut refaire la « chair » de la foi.

Cette réévaluation de la mission concerne bien d'autres mondes culturels que la classe ouvrière. Notamment les équipes

du Maghreb. Après de longues années de présence, les prêtres ne se contentent pas d'être au service du pays et d'être engagés dans le combat pour le socialisme ; ils ne se satisfont pas d'un dialogue et d'une ouverture à l'Islam (attitude dans laquelle se cantonnent souvent les forces vives de l'Eglise). Ils sont également plongés dans le monde arabo-islamique au point que la foi est bousculée dans ses repères traditionnels, et qu'un dialogue entre foi et culture arabo-islamique se noue dans leur conscience : un patient apprentissage se réalise pour exprimer dans un autre univers culturel l'itinéraire de Jésus de Nazara, le Ressuscité.

En Afrique noire est vécue une démarche de même nature que résumant de manière lapidaire les évêques zaïrois : « hier, les missionnaires étrangers ont christianisé l'Afrique ; aujourd'hui, les négro-africains vont africaniser le christianisme. »

Même si ce que nous vivons dans la classe ouvrière est encore ténu, la présence de « l'autre » s'est imposée à nous en des termes neufs : qu'il s'agisse d'hommes d'autres religions ou d'autres cultures, ou bien qu'il s'agisse de nos camarades ouvriers, l'appel chrétien ne saurait dé-router les hommes, les arrachant à leur propre itinéraire culturel. Le dynamisme de la mission n'est-il pas de tendre à ce que les hommes puissent entendre l'Evangile dans leur propre langue, dans leur propre culture ?

Un service désintéressé de l'homme

Servir les hommes dans le désintéressement. Autour de cette expression, l'atelier a tenté de baliser les chemins d'une fidélité renouvelée pour l'Eglise dans sa présence à l'Histoire.

Ce n'est pas en se contentant d'assurer son propre avenir que l'Eglise peut exercer sa mission : la mission n'a pas pour but de perpétuer l'Eglise, pas plus que l'Eglise n'a pour premier objectif de se propager et de s'accroître.

L'Eglise ne peut accomplir sa mission sans se mettre dans le sillage de Jésus Christ. Inscrire dans l'histoire des hommes la présence amicale et l'action salvatrice de Dieu, n'est-ce pas ce qu'a réalisé Jésus à travers un service désintéressé des hommes ? Et ce n'est qu'en entrant, à la suite du Christ, dans un service désintéressé, que l'Eglise peut annoncer — au cœur de l'histoire — l'amour gratuit de Dieu.

Comme institution, l'Eglise ne saurait s'enfermer dans des préoccupations qui lui seraient propres ; elle se doit au contraire

d'identifier et de prendre à son compte les questions vitales des hommes. Il faut poursuivre le passage d'une Eglise spectatrice du monde à une Eglise profondément engagée dans le devenir humain, y vivant et y annonçant l'Evangile au carrefour des interrogations des hommes.

De ce point de vue, l'insistance des prêtres-ouvriers sur l'engagement ne doit pas être interprétée comme une façon d'é luder les difficiles questions de la foi et du ministère. Notre insistance est plutôt un appel à mettre en lumière une intuition encore peu perçue — même après Vatican II : la mission de l'Eglise appelée à s'exercer sous la forme d'un service désintéressé de l'homme.

En étant mêlée aux hommes et à leurs combats, en vivant sa foi à l'intérieur des solidarités humaines, en proposant une parole chrétienne au cœur de ces combats et de ces solidarités, l'Eglise est à même d'inscrire la foi dans l'histoire et de rendre compte d'un Evangile qui n'est pas sans impact sur le destin des hommes. Alors l'inscription historique de la foi se réalise non par des éléments latéraux — toujours tentés de se considérer comme des francs-tireurs — mais par des laïcs et des prêtres qui engagent l'Eglise et sa mission.

Structures d'Eglise, au service de qui ?

Autre aspect d'une réévaluation nécessaire : les structures de l'Eglise et la manière dont la responsabilité y est exercée.

Cette question a surgi dans l'atelier au cours de nombreux débats, notamment au sujet de l'engagement politique ou au sujet du pouvoir. Nos combats de militants ouvriers mettent en cause la société et la confiscation du pouvoir qui s'y réalise ; dans la foulée, ils nous conduisent également à mettre en cause les compromissions de l'Eglise avec les détenteurs du pouvoir, mais aussi à contester un visage collectif qui est trop souvent celui d'une Eglise-puissance qui a pignon sur rue.

Démarche politique et démarche ecclésiale ne sont pas identiques et il nous semble important de les distinguer si l'on veut respecter l'autonomie de la société politique, si l'on veut arracher l'Eglise au cléralisme : notre conscience ouvrière — très démocratique — est sensible à ce point.

S'il faut être nuancé pour apprécier le passé, il est clair que l'exercice du pouvoir politique n'est pas spécifique de ce que l'Eglise a à faire dans le monde : quant à elle, la démarche

ecclésiale vise à constituer une communauté de croyants à partir de l'annonce de la bonne nouvelle. Bien des engagements sont possibles dans le domaine politique sauf de cacher la signification de l'Eglise : sa visée n'est ni de conquérir le pouvoir ni de le détenir. Ce souci ne peut être éludé par nous lorsque nous réfléchissons à nos propres démarches dans le champ politique.

Notre interrogation concerne également la manière dont sont exercées dans l'Eglise les responsabilités. « Si j'ai un reproche à faire à l'Eglise, c'est que — comme le font beaucoup de mes chefs — elle a prostitué la richesse de l'amitié et de la communion. Ce qui lui a valu, en retour, de ne pouvoir réaliser l'annonce de Jésus-Christ lors de l'avènement de la société industrielle. »

Dans l'Eglise, la responsabilité a été — et souvent, elle l'est encore — liée à une prise de pouvoir (au sens de mainmise...). Souvent trop situés au niveau disciplinaire, les évêques ont-ils fini de se démarquer d'une image de « préfets de l'organisation ecclésiastique » ?

Nous sommes conduits à travailler à une ré-évaluation des structures de l'Eglise comme institution. Dans le même moment où nous critiquons dans l'Eglise une organisation copiée sur bien d'autres sociétés et un exercice de la responsabilité qui emprunte trop largement aux modèles courants du pouvoir, nous découvrons que l'institution-Eglise est faite pour être bâtie autour du don de Dieu reçu et partagé.

Ce que nous vivons dans le mouvement ouvrier nous amène à insister pour que l'Eglise se centre entièrement sur sa dimension sacramentelle où Jésus-Christ est accueilli comme un don. A beaucoup de nos camarades, en effet, l'Eglise apparaît comme une organisation parmi d'autres et les prêtres sont vus comme les responsables de cette organisation.

Or, s'il existe, à l'intérieur du peuple de Dieu, un ministère apostolique, c'est avant tout pour être au service de l'initiative toujours nouvelle du Christ et de son accueil par les hommes. L'existence de structures dans l'Eglise n'a pas pour but de diffuser une idéologie, ou de mieux assurer la vie de l'organisation, pas davantage de maintenir le pouvoir de quelques-uns sur l'ensemble : la dimension hiérarchique tend à manifester qu'on reçoit Jésus-Christ comme quelqu'un qui se donne.

De la manière dont les responsabilités sont portées dans le peuple de Dieu dépend la qualité du signe-Eglise : les relations

Une porte ouverte...

entre évêques, prêtres et chrétiens, ne doivent-elles pas signifier la présence du Christ au peuple de Dieu et à l'histoire ? Dans la classe ouvrière plus qu'ailleurs, la transformation du style des relations entre prêtres et laïcs n'est-elle pas ce qui peut le mieux manifester le caractère original de l'Eglise ?

Au long des années, un dynamisme nous habite que nous ne saurions étouffer ; même si nous ne savons pas encore les identifier, des germes d'a-venir sont présents en nos vies.

En sautant, par-delà les siècles, un rapprochement s'impose avec l'apôtre Paul : la portée de ses premières démarches auprès des païens, à Antioche ou à Iconium, n'apparut clairement qu'après ses derniers voyages, à l'époque des lettres de la maturité.

De même que Paul rendait compte aux apôtres de la « porte de la foi ouverte aux païens », nous voulons reverser à l'Eglise ce dynamisme et ces germes d'a-venir dont nous ne sommes pas maîtres. Ils sont pour l'Eglise un appel à un voyage au-delà d'elle-même au grand souffle de l'Evangile.

L'avenir du peuple de Dieu ne se construit pas seulement avec ceux qui sont déjà - chrétiens mais aussi avec les non-chrétiens. Par fidélité à ce que nous découvrons du mystère du Christ, nous disons : il faut sortir des chemins battus, renoncer aux préalables moraux ou théologiques, pour rejoindre au cœur du monde ces « zones d'attente » de l'Eglise.

Souvent l'Eglise hésite à se risquer de la sorte. Pas d'abord par goût de la sécurité ni dans une attitude de peur ; mais pour une raison plus fondamentale qui tient à sa nature même.

Ici encore, l'expérience de Paul reste indicatrice. En Palestine, l'église de Jérusalem est une église déjà consciente d'elle-même, une église qui cherche à protéger ce qu'elle a découvert du Christ ressuscité. Au même moment, dans les lointaines provinces de Pisidie, de Macédoine et de Grèce, se joue la découverte d'une église bien plus vaste. Paul la présente essentiellement comme la réalisation, l'accomplissement du mystère du Christ : grâce à Lui, Juifs et Grecs ont accès auprès du Père.

Tant que durera la course historique de l'Evangile, la tension demeurera dans l'Eglise entre deux attitudes. Tout entière née de Jésus-Christ, l'Eglise est en même temps inachevée, inachevée comme la connaissance qu'elle a de Jésus-Christ.

Au moment même où nous affirmons la densité humaine de ce que vit la classe ouvrière, au moment où nous expérimentons l'enjeu politique du mouvement ouvrier et l'urgence du combat contre l'exploitation, prêtres-ouvriers nous portons une responsabilité historique à l'égard du Christ et de l'Eglise. Avec humour, mais surtout par réalisme, nous parlons souvent d'une « responsabilité de l'ordre du millimètre » ...

Dans la mesure où l'Eglise pourra reconnaître en nous des passionnés de Jésus-Christ, et d'authentiques serviteurs de l'Evangile, nous ne pouvons douter que ce que nous vivons du ministère sera pris en compte par elle et sera reçu comme une invitation à approfondir la connaissance de Jésus-Christ et le déploiement de son mystère dans l'histoire des hommes.

Une tâche à poursuivre

** En relisant ces pages, les membres de l'atelier constatent que les axes essentiels de la recherche y sont bien dessinés, mais qu'il s'agit d'une étape et que nous sommes provoqués à aller plus avant. Bien des aspects — notamment dans la troisième partie — ont été seulement survolés qu'il faudrait reprendre à nouveaux frais. Parce que les choses évoluent et mûrissent, nous remarquons que bien des expressions seraient dites autrement par nous aujourd'hui.*

** Parce qu'il nous interroge tous dans la diversité de nos vies quotidiennes, nous mesurons que ce texte est pour nos recherches comme une marche d'un escalier qu'il nous faut continuer à gravir en dialogue fraternel avec bien d'autres partenaires. Il s'agit d'une recherche de longue durée.*

** Il nous faudrait encore nous confronter sur des questions qui ne sont pas mineures, du genre de celles-ci :*

- Comment jouons-nous notre responsabilité dans l'Eglise ? Vivant une autre manière d'être situés dans le monde, comment provoquons-nous l'Eglise et comment dialoguons-nous avec elle sur la conception qu'elle a de sa Mission ?*
- Quel « poids » l'Evangile a-t-il dans les comportements ou les options qui sont les nôtres au plan politique ?*
- Dans notre attitude à l'égard du marxisme, quelle parole chrétienne cherchons-nous à dire par rapport aux réalités humaines ?*

Carnet de la Mission

Le Père d'Yves GARNIER (Limoges), celui de François LEMEUR (Le Havre), la mère de Marius KERHOM (La Seyne), et celle de Louis VIRY (La Seyne), sont décédés récemment.

Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Numéros disponibles

- n° 46 : André Bossuyt, évêque de la M.d.F. — Anniversaire : Le Père Suhard — Synode. Objectif 74.
- n° 47 : Les jeux de la mort et du hasard (Julien Potel) — L'homme devant la mort (Marcel Massard).
- n° 48 : Plantation de l'Eglise... — Germination de la Foi (J. M. Ploux).
- n° 49 : Ce qui est vécu aujourd'hui par la Mission de France et l'Association (Equipe centrale et Comité épiscopal — Lourdes novembre 74).
- n° 50 : Eglise locale et pouvoir en place (Equipe de Gennevilliers — M. Massard) Table thématique Janv. 67 - Déc. 74.
- n° 51 : Prêtre dans la navigation (Roland Doriol) — « Parole d'espérance réalisée » (Pierre Laurent) — Du journalier agricole à l'ouvrier d'usine (Eugène Gernigon) — Région Nord et Ouest.
- n° 52 : Annonce de la Parole du ministère presbytéral (Atelier Equipes urbaines) — Recherche, parole et ministère (René Salaün).
- n° 53 : Echos de la session des 12-13 juillet 75 (Jacques Meunier, Marcel Massard) — La Parole de la brebis retrouvée (Pierre Derouet).
- n° 54 : Des jeunes veulent être prêtres : Qui sont-ils ?... Une longue marche (J. P. Marchand). Sept jeunes s'engagent pour l'annonce de l'Évangile.
- n° 55 : La « Religion populaire » et la Mission (Jean Vinatier). Un petit gars de quinze ans (Guy Gilbert). L'homme, la recherche de Dieu et la Béatitude des pauvres (Marcel Massard).